

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

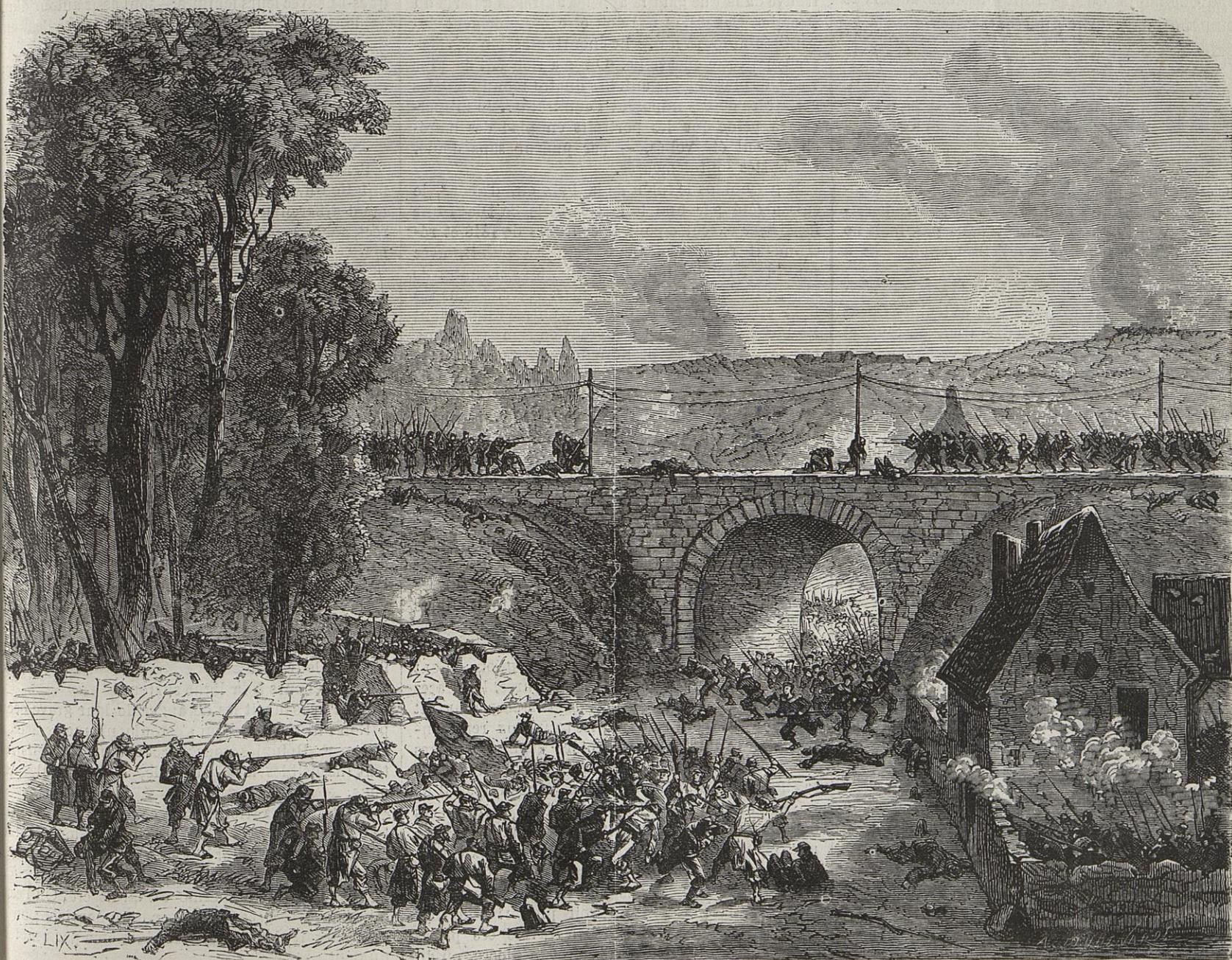
45<sup>e</sup> Année. N° 733. — 13 Mai 1871

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement, ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.



LES COMBATS SOUS PARIS. — Affaire de la voûte du chemin de fer de Versailles entre Vanves et Issy dans la nuit du 5 mai. (Dessins de M. Lix, d'après le croquis de M. Sellier.)

## AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

Ils pourront, comme par le passé, nous adresser leur renouvellement en un mandat sur la poste, l'administration a pris des mesures pour que toutes leurs lettres nous parviennent régulièrement.

Nos abonnés ont déjà reçu plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2<sup>e</sup> semestre de 1870. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement tous les numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement et d'ici à peu nous nous serons acquittés envers eux; ils seront alors en possession d'une remarquable et précieuse collection, car le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui a créées l'investissement de Paris, a continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins, qu'il a au contraire augmenté pour suivre au jour le jour les événements qui se sont succédés depuis le commencement de la guerre.

## COURRIER DE PARIS

C'est par des nouvelles de l'Opéra que nous commencerons ce Courrier de Paris. Cela pourra paraître étrange, nous n'en disconvions pas, mais ne sommes-nous pas habitués à l'étrange, et même à plus que l'étrange?

Qu'est-ce que l'Opéra peut avoir de commun avec ce temps-ci, — ou qu'est-ce que ce temps-ci peut avoir de commun avec l'Opéra? Rien du tout, et voilà pourquoi l'Opéra est muet; et voilà pourquoi la Commune est irritée; et voilà pourquoi on a destitué le directeur, M. Emile Perrin.

Le décret qui le révoque, considérant que, « malgré la crise actuelle, l'art et les artistes ne doivent pas rester en souffrance », accuse hautement M. Perrin de n'avoir pas assez fait pour l'un et pour les autres.

Nous n'avons pas à défendre M. Perrin, qui, d'ailleurs, ne tient peut-être pas à être défendu.

Il nous semble cependant que, tout en tenant compte de la sollicitude de la Commune, et quelques éléments qu'elle ait pu mettre à la disposition du directeur de l'Opéra, il était presque impossible à celui-ci de prévenir ou d'empêcher cet « état de souffrance » qu'on lui reproche aujourd'hui avec tant d'amertume.

Nous verrons, du reste, ce que fera son successeur, M. Eugène Garnier, qu'il ne faut pas confondre avec M. Charles Garnier, l'architecte du nouvel Opéra.

Quel dommage de guerroyer par un mois de mai (va pour floral !) qui verdoie d'une si belle et plaisante manière!

Nos jardins publics sont admirables à voir en ce moment-ci. Le Luxembourg n'est qu'une masse de feuillage et de fleurs; ses éclaircies trop regrettables en sont toutes dissimulées. Le bon vieux Jardin-des-Plantes, si maltraité par les obus prussiens, se reprend à vivre par ses arbres géants, par ses mousses drues, par ses haies odorantes, par ses gazouillements d'oiseaux. Jamais non plus les super-

bes marronniers des Tuileries n'ont poussé de jets plus vigoureux et ne se sont couronnés de plus luxuriants panaches; — notez que la terrasse du bord de l'eau est ouverte dans toute sa longueur. Le Palais-Royal, si correct dans sa gentillesse, si riant dans son élégance, est un bosquet délicieux qui a conservé la spécialité des rondes d'enfants. Le parc Monceaux semble une férie; on chercherait bien loin quelque chose de plus joli que sa colonnade à demi ruinée et enguirlandée de lierre; Watteau aurait placé sur le bord de sa mignonne rivière son *Embarquement pour Cythère*.

N'oublions pas les squares, cette coquette ponctuation de nos grandes voies: le square de la tour Saint-Jacques, le square du Temple, le square des Arts-et-Métiers, le square Montholon, les deux squares du Carrousel, et d'autres encore, sans compter les marchés aux fleurs. Toute cette éclosion printanière est d'une fraîcheur inouïe; les arbres se dressent dans un air bleu, limpide et vif; une brise saine se joue à travers les feuilles d'un ton si tendre, si tendre, qu'on en mangerait.

Je sors du palais des Tuileries, qu'on peut visiter tous les jours, depuis midi jusqu'à six heures du soir, moyennant la faible somme de cinquante centimes.

La foule n'était pas grande, — où est la foule maintenant? — Le service intérieur est fait par des gardes nationaux armés simplement de leur baïonnette. Encore cette baïonnette est-elle de trop, à mon avis.

On entre par la porte d'honneur, du côté du jardin. En haut de l'escalier, à gauche, se tient le bureau chargé de la perception des cinquante centimes. Le bureau fume.

En tournant par le salon dit des Travées, on se trouve dans une galerie appelée autrefois galerie du Premier Consul, et qui doit être certainement débaptisée aujourd'hui. Elle aboutit au salon des Maréchaux, cette merveille. On n'a rien fait de plus riche, de plus éblouissant. Les quatre monumentales cariatides dorées imposent l'admiration. Je m'aperçois à peine que les portraits en pied des maréchaux ont été voilés, — par pudeur sans doute. Les bustes sont demeurés.

Je passe dans le salon de la Paix où, d'abord, je suis arrêté par une toile très-belle de Diaz, une *Republique* exécutée pour le concours de 1848 et récemment retrouvée. Cette peinture réunit, avec plus de fermeté, toutes les qualités éclatantes de Diaz, qui n'a pas toujours été aussi heureux dans ses figures. — Je traverse encore d'autres salons dont les noms se brouillent à présent dans ma mémoire, car je n'ai pas osé prendre des notes, de crainte d'être appréhendé au collet comme un agent de Pitt et Cobourg.

Il me souvient de décorations solides, pompeuses et enfumées, qui datent du temps de Louis XIV, de tableaux de Lebrun et de Coppel, de sculptures de Coysevox. — Dans la salle du Trône, le trône a disparu, cela va sans dire. Reste un plafond: *la Religion protégeant la France*. Hum!...

La galerie de Diane est la galerie des dîners officiels. Les principaux épisodes de la vie très-accidentée de la chaste déesse y sont racontés sur les murailles par des broches célèbres, mais libres jusqu'à la gaillardise.

Me voici dans les appartements qui donnaient sur le jardin. Tous les meubles, sans exception, en ont été enlevés. Il ne reste que les peintures, les glaces et les cristaux. Le cabinet de l'ex-empereur est d'un ton un peu sombre; les panneaux représentent des allégories assez froides et des paysages assez lourds. Rien de remarquable non plus dans sa chambre à coucher. Celle du prince impérial ne frappe pas davantage les yeux; il est clair que ces appartements empruntaient surtout leur splendeur aux portraits de famille, aux pendules, aux candélabres, aux vases décoratifs, aux tables incrustées, aux fauteuils de Beauvais, aux vitrines remplies de bibelots précieux. On ne voit plus rien de tout cela; dès lors une promenade à travers ces pièces entièrement nues est d'un intérêt médiocre, ou du moins n'offre plus qu'un intérêt philosophique.

L'attention est un peu réveillée par la coloration tapageuse des appartements de l'impératrice. Il y

a là un salon bleu, un salon vert et un salon rose. — Ah! ce salon rose! — Il n'y avait qu'un homme capable de le décrire, et il l'a décrit; c'est Arsène Houssaye. Je ne saurais mieux faire que de lui emprunter cette description:

« En entrant dans le salon rose, le regard est soudainement pris par le plafond; — pareillement, dans un paysage, c'est le ciel qui nous frappe. Les trois Grâces entourent d'une guirlande de roses le médaillon de l'impératrice. Autour, sont parsemés les Arts, qui présentent leurs attributs. Un génie, familier aux anciens, qui dans les fresques retrouvées tient tour à tour le compas, le pinceau, la lyre et le ciseau, sculpté dans le Paros une figure de jeune mère. D'autres génies portent une dans corbeille de fleurs le prince impérial, réveille l'Aurore encore endormie, et chassent au loin les nuages pour faire un ciel splendide. Ce beau ciel se continue dans la corniche, mais il s'y perd à travers un treillage doré, sous des enroulements de fleurs qui s'épanouissent là en si grand nombre qu'on croirait traverser tous les paradis perdus. »

Ce plafond est de Chaplin, l'héritier direct de Boucher et de Fragonard.

Je laisse de côté l'oratoire et le cabinet de bains, orné de grandes glaces.

Voilà tout ce qu'on voit pour cinquante centimes. Je comptais visiter la salle de spectacle, mais elle est fermée. Un grand concert populaire doit y être donné le lendemain, — car vous savez que le palais des Tuileries est devenu une succursale de l'Eldorado et de Ba-ta-clan. « Ici l'on chante! » C'est ainsi qu'on avait placé sur les ruines de la Bastille cette inscription: « Ici l'on danse! »

En traversant le vestibule pour m'en aller, mon odorat est surpris par un fort parfum de hareng. Une quinzaine de gardes nationaux, — dont quelques-uns avec leurs femmes, — sont assis autour d'une table, mangeant et buvant. Je ne suis pas l'ennemi du hareng saur; il figure très-bien dans une salade de pommes de terre à demi tièdes; mais j'avoue que je ne m'attendais point à le rencontrer sous des « lambris dorés. »

Un pianiste de moins: Sigismond Thalberg. Pendant quelque temps, il a contrebalancé la réputation de Frantz Liszt par des procédés absolument différents, c'est-à-dire par un jeu sobre, correct, noble, — par une tenue et une attitude de diplomate.

Thalberg a donné des concerts dans toutes les capitales et « devant toutes les têtes couronnées, » comme on disait autrefois. Sa carrière a été celle d'un artiste justement apprécié et légitimement récompensé.

Mais que penseront les lecteurs, lorsque je leur avouerai que je n'ai aucune anecdote à leur raconter sur Thalberg?

Pas d'anecdote, juste ciel!

Le décret de la Commune sur la pêche à la ligne a déterminé pas mal de murmures, et l'exécution n'en est pas aussi aisée qu'on aurait pu le croire. Les contrevenants sont nombreux, audacieux; il faudrait, pour les traquer, plus d'hommes qu'on n'en a sous la main en ce moment.

Il y a deux classes de gens impériables dans Paris: les pêcheurs à la ligne et les bouquinistes.

Ils traversent toutes les révolutions, impassibles, fidèles à leur poste.

Les pêcheurs à la ligne surtout!

Rien ne saurait les déranger de leur grave occupation: ni un trône qui s'écroule, ni une armée qui s'avance. Réfugiés sous l'arche d'un pont, ils restent insensibles à la fusillade, à la mitraille, aux obus.

Sur toutes les tristesses de ce monde, comme sur toutes ses joies, ils n'ont qu'une opinion résumée en un mot: « Ça mord! » ou: « Ça ne mord pas! »

A Paris, plus que partout ailleurs, le pêcheur à la ligne est considéré comme un être sacré. On l'examine avec respect, à l'instar d'un derviche; on se reprocherait de le troubler, — même par un étirement.

Qu'il est beau à voir, installé au bas du Pont-Neuf, dans l'île du Vert-Galant, — ou bien près de l'estacade du port Saint-Nicolas, à côté des bains

des Tuileries, là où s'élève un si gracieux bouquet d'arbres, et où un saule élégant trempe à la fois ses pieds et ses cheveux dans l'eau!

Quant aux bouquinistes, — ces autres fleurs des quais, — à peine ont-ils vu décroître leur clientèle. Les mêmes amateurs sont toujours penchés sur les mêmes cases, feuilletant, déplaçant, replaçant. C'est tout au plus si de temps en temps un coup de canon leur fait lever la tête du côté des Champs-Élysées.

Les bouquinistes n'ont pas fait fléchir leurs prix un seul instant pendant cette horrible crise. Cela prouve du moins qu'ils ont confiance dans les destinées de Paris.

Il faut enregistrer, quoique le fait ait huit jours de date, la protestation de M. Victor Hugo contre la destruction de la colonne Vendôme. On attendait cela de lui. C'est presque un acte filial de sa part, car cette colonne, qu'il a si éloquemment célébrée à toutes les époques, cette colonne a beaucoup fait pour la réputation de l'auteur des *Odes et Ballades*.

Victor Hugo! Émile Debraux! Béranger! trois papillons attirés par ce phare de bronze!

Peu à peu, le parcours du chemin de fer de ceinture se rétrécit, par suite des événements militaires. Le public n'est plus admis maintenant que depuis l'avenue de Saint-Ouen jusqu'au pont de Bercy, à l'endroit connu sous le nom de la Râpée. J'ai voulu faire ce trajet encore une fois, dimanche dernier.

On sait que le tracé du chemin de fer de ceinture est parallèle à la ligne des fortifications. Malgré son appareil de défense, cette longue ligne de gazon et d'arbres, — de gazon qui va s'épaississant, d'arbres qui vont grandissant, — offre plus d'attraits qu'on ne suppose, surtout le dimanche. Toute une population artisanale, pour laquelle ce rempart est déjà la campagne, est là qui s'assoit, qui regarde, qui joue, qui se roule, qui mange des macarons. Cela rappelle le va-et-vient de l'acte de *Faust* devant la porte de la ville :

Villes entourées  
De murs et de tours,  
Fillettes parées  
D'attraits et d'atours.

On perd rarement de vue ce spectacle pendant le trajet. Aux ingambes, je conseille l'impériale des wagons, où les femmes ont la permission de se placer.

Ainsi égayé de robes au vent, ce bon petit chemin de fer, aussi rapide que les autres, parti de l'avenue de Saint-Ouen, va, vient, tantôt marche de plein pied au milieu de rues fermées d'une simple clôture, tantôt s'enfonce entre deux haies d'acacias.

Le paysage se transforme de station en station.

C'est d'abord, sur la droite, le versant agreste de Montmartre, avec ses pentes cultivées, avec les grands arbres de son ancien cimetière. On passe au bas de l'église de Notre-Dame de Clignancourt.

L'église dépassée, on se trouve dans la fameuse plaine de Saint-Denis, considérablement diminuée. Pauvres chasseurs! il vous faut transporter ailleurs le théâtre de vos exploits.

À gauche, dans ce lointain, je salue la basilique royale, assise, — en perspective, — au pied du coteau de Montmorency.

La station de la Chapelle nous arrête une minute dans une fourmilière d'ateliers, de magasins, de galeries, de mines, de forges, de tuyaux, de camions, etc.

Le chemin de fer repart, il se dirige vers les buttes Chaumont, ces buttes couronnées autrefois d'autant de moulins que les buttes Montmartre, et pour lesquelles a commencé une appropriation pittoresque et grandiose. Nous n'avons pas le temps d'en juger, car nous nous enfonçons immédiatement sous une voûte pleine de ténèbres et de bruit.

Que dis-je, une voûte? Deux voûtes, et toutes les deux d'une longueur considérable. De beaux travaux, prétend-on.

Au sortir de là, l'œil est ébloui par de grands faubourgs qu'on coupe en deux, faubourgs immenses

et droits tels qu'on les fait aujourd'hui, plongeant leurs extrémités infinies dans des vapeurs qui rappellent la mer, artères remplies de soleil en guise de sang!

D'autres fois, placé comme un contraste, c'est un petit village qu'on côtoie et qui semble distant de Paris d'une cinquantaine de lieues, — Charonne, par exemple, couronné de sa vieille église.

Et puis, ainsi que dans tous les faubourgs, çà et là, les débris des pavillons galants du dix-huitième siècle, des fragments d'architecture mythologique, des bancs de marbre, des piédestaux vides, des charmilles tondues. O Cythère! ô Paphos!

Bien des masures aussi, bien des haillons accrochés aux fenêtres! C'est le destin. On ratera tout cela, tout cela s'assainira.

Le joli et le moderne commencent à la ceinture du Trône et se continuent jusqu'à la Râpée. Dans ce parcours, qui comprend les stations de Saint-Mandé et de Charenton, le chemin de fer longe les plus agréables jardins du monde, des maisons de plaisance tout ornées et toutes fleuries, des pensionnats de demoiselles, plus fleuris encore. C'est un enchantement et un parfum qui ne cessent qu'au bord de la Seine, — à cet endroit où le fleuve est si beau et si large.

Voilà comment je cherche à tromper ma soif de villégiature.

Par où sont passés les spirités?

On n'en entend plus parler depuis le commencement de la guerre.

Ce serait cependant bien le moment pour eux de se manifester et de nous faire quelques communications sur les événements.

Il doit y avoir dans l'air, à l'heure qu'il est, une multitude d'esprits qui ne demandent pas mieux que de causer. Que ne les interroge-t-on comme autrefois?

Il serait infiniment intéressant d'avoir l'opinion de M. de Talleyrand sur M. de Bismark, par exemple;

Ou celle du grand Frédéric sur M. Thiers;

Ou celle du peintre David sur le peintre Courbet.

Cette chose qu'on appelait autrefois « Paris la nuit » a cessé d'exister. Les récits d'Eugène Sue et de Privat d'Anglemont sont passés maintenant à l'état de fables. Qui est-ce qui se rappelle le cabaret de Paul Niquet? Dans une autre région, les cercles ont éteint leurs lustres et fait le silence autour de leurs tapis verts. Pas une fenêtre éclairée après minuit. « Tout est tranquille, Parisiens, dormez! »

Eh bien, non! je ne dormirai pas. Je laisserai, par ces nuits déjà si belles, ma croisée ouverte, ou bien j'allumerai ma lampe d'autrefois, et, comme autrefois, j'essaierai de me pencher sur un livre bien-aimé. Des livres aimés, je n'en marque pas, Dieu merci! Je n'ai qu'à ouvrir au hasard, — et voici que je tombe sur cette page de Victor Hugo, le maître ému et le prophète consolateur, une page vieille de quatre ans..... seulement.

« Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale au reste de l'humanité. Elle aura la gravité douce d'une aînée.

Une bataille entre Italiens et Allemands, entre Anglais et Russes, entre Prussiens et Français, lui apparaîtra comme nous apparaît une bataille entre Picards et Bourguignons. Elle considérera le gaspillage du sang humain comme inutile. Elle n'éprouvera que médiocrement l'admiration d'un gros chiffre d'hommes tués. Elle trouvera bête cette oscillation de la victoire, aboutissant invariablement à de funèbres remises en équilibre, et Austerlitz toujours soldé par Waterloo.

« Chez cette nation, la pénalité fondra et décroîtra dans l'instruction grandissante comme la glace au soleil levant. La circulation sera préférée à la station. On ne s'empêchera plus de passer. Aux fleuves frontières succéderont les fleuves artères. Couper un pont sera aussi impossible que couper une tête. La poudre à canon sera poudre à forger. On sera froid pour les merveilleuses couleuvres de treize pieds de long, en fonte frettée, pouvant tirer, au choix des personnes, le boulet

creux et le boulet plein. On sera ingrat pour Chassepot dépassant Dreyse, et pour Bonnin dépassant Chassepot.... »

Je souris tristement en lisant ces lignes.

Puis j'arrive à la conclusion :

« Cette nation aura pour capitale Paris et ne s'appellera point la France; elle s'appellera l'Europe. Elle s'appellera l'Europe au vingtième siècle, et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité. »

Sommes-nous assez loin de ce magnifique rêve, hélas!

Le roman-feuilleton est bien malade, cela se comprend; mais il n'est pas tout à fait mort. Seulement il essaye de se transformer.

Les *Pauvres b...gres*, qu'un nouveau journal publie à son rez-de-chaussée, est un de ces essais-là.

Le titre tire un peu l'œil. Que voulez-vous! la littérature socialiste a ses Alcibiades en carmagnole qui ne dédaignent pas de couper la queue à leurs caniches crottés.

Attendons-nous, d'un jour à l'autre, à voir paraître un pendant féminin aux *Pauvres b...gres*.

Il y a eu peu de premières communions cette année. On sait pourquoi. Beaucoup d'églises sont fermées. Les autres servent de clubs.

C'est dans le faubourg Saint-Germain qu'ont eu lieu les rares cas de premières communions. On se retournait avec étonnement dans la rue du Bac pour suivre du regard ces jeunes filles en longs voiles et ces jeunes garçons tout de neuf habillés.

C'était comme une vision du temps passé.

Jeune communiant, où vas-tu?

Où vas-tu, avec ton brassard de satin blanc à franges d'or, ainsi que te représente l'affiche d'un magasin d'habillement?

Où vas-tu, les cheveux frisés, la joue rose d'émotion?

Heureux communiant! — Tu me rappelles une époque et des sensations déjà lointaines. Je revois des bagues, des chapelots bénits, des images sur papier à dentelle représentant des anges, des vases, des cours percés, des brebis, des chemins bordés de lys. — Le lys est la fleur favorite du catholicisme.

Et moi aussi, j'ai été semblable à toi, jeune communiant! Qui sait? J'ai peut-être été plus rayonnant que toi, ce qui te semble difficile à croire. Tu n'as qu'un joli gilet rond ou une redingote; moi, j'avais un habit. Entends-tu, un habit, à onze ans! Et quel habit! En lasting bleu! — Le lasting, étoffe inconnue à la génération actuelle!

Un beau jour, certes, que le jour de la première communion! Le premier jour de triomphe de l'enfant! Le jour où les cloches sonnent pour lui, où l'autel s'allume pour lui, où l'encens fume pour lui, où l'orgue chante pour lui! Un jour longuement et attentivement préparé par la famille et par l'église; — l'église, cette première poésie et cette première crainte!

Un beau jour, — plein d'aurores intérieures et de splendeurs calmes! La première vision de la religion dans ce qu'elle a de plus attirant et de plus touchant! Le jour où, de la voûte parfumée et sonore, descend la première idée grave sur la tête de l'enfant!

Et moi aussi j'ai eu le sentiment de ma pureté absolue! Moi aussi j'ai eu au front cette fierté souriante qui vient de l'âme sanctifiée. Comme toi, — jeune communiant, — j'ai cru pendant vingt-quatre heures, que je n'appartenais plus à la terre.

J'ai oublié bien des choses et bien des événements; je suis destiné à en oublier bien d'autres sans doute; — je n'oublierai jamais ma première communion.

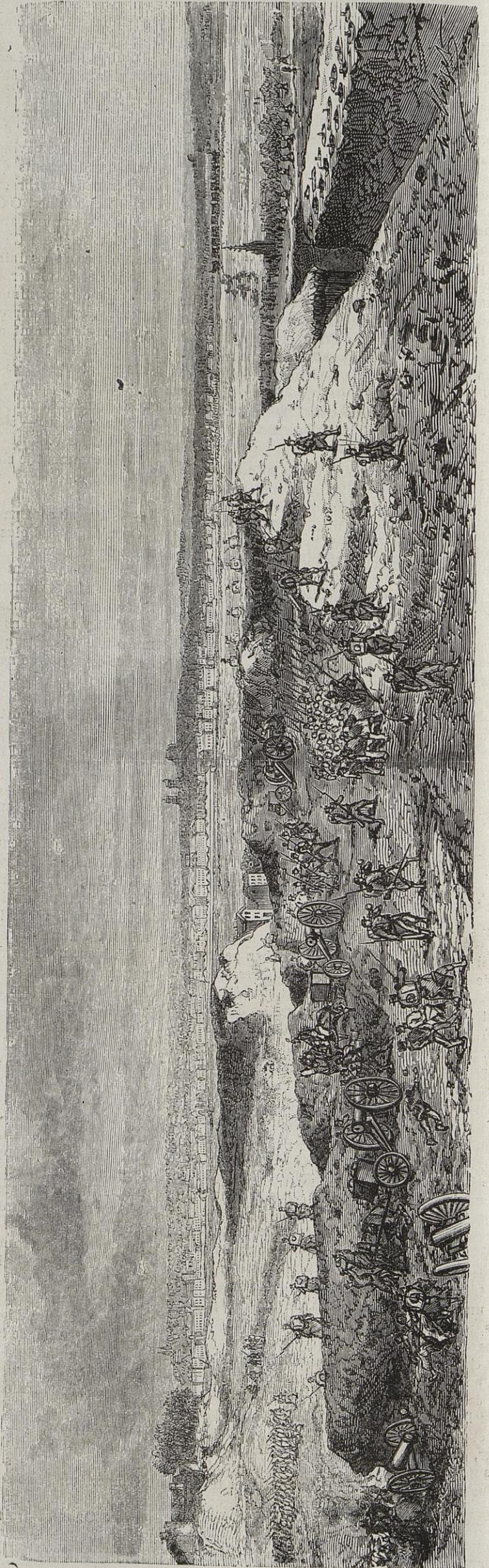
Cette impression, qui guette et attend l'esprit à peine au sortir de l'enfance, — comme dit la romance de *Joseph*, — est une de celles auxquelles on ne se soustrait pas. Au fond la vie ne se compose que de cinq ou six grandes dates, — pas davantage. La première communion est une de ces dates.

Jeune communiant, où vas-tu?

CHARLES MONSELET.



Affaire du Moulin-Saquet. — Attaque de la redoute par l'armée régulière. — (Dessin de M. H. Clerget.)



LES COMBATS SOUS PARIS. — L'armée abandonne la redoute du Moulin-Saquet, emmenant ses canons et ses prises.

KARL GIRARDET

Le combat sans trêve et sans issue auquel se livrent Paris et Versailles a fait une nouvelle victime dans les rangs des artistes, déjà si éprouvés pendant le siège. Karl Girardet, que des paysages et des scènes de genre peintes ou de sinces ont rendu populaire, vient de mourir à Neuilly. Suisse d'origine, il n'avait point à prendre part dans nos combats civils, mais il en a innocemment porté la peine: il n'a point résisté, nous assure-t-on, au trouble dans lequel l'avait jeté le bombardement de Neuilly, qu'il habitait.

Ses amis l'appelaient en riant « le grand Girardet », pour le distinguer de ses deux frères. S'il dépassa ceux-ci, ce n'est que par la taille. Le père de Girardet, qui était un bon graveur lithographe de la restauration, avait fait la moyenne égale à ses trois fils. Le second, Edouard, a peint et dessiné, notamment pour le *Magasin pittoresque*, des compositions doucement plaisantes ou sentimentales; il a aussi gravé, d'un burin souple et vif, un tableau de Gérôme, *Molère à la table de Louis XIV*, et des Paul Delaroches. Le chef-d'œuvre du troisième des Girardet, Paul, est la reproduction, également au burin, de la spirituelle *Cinquantaine*, de Knauss.

Karl Girardet était né au Lo-



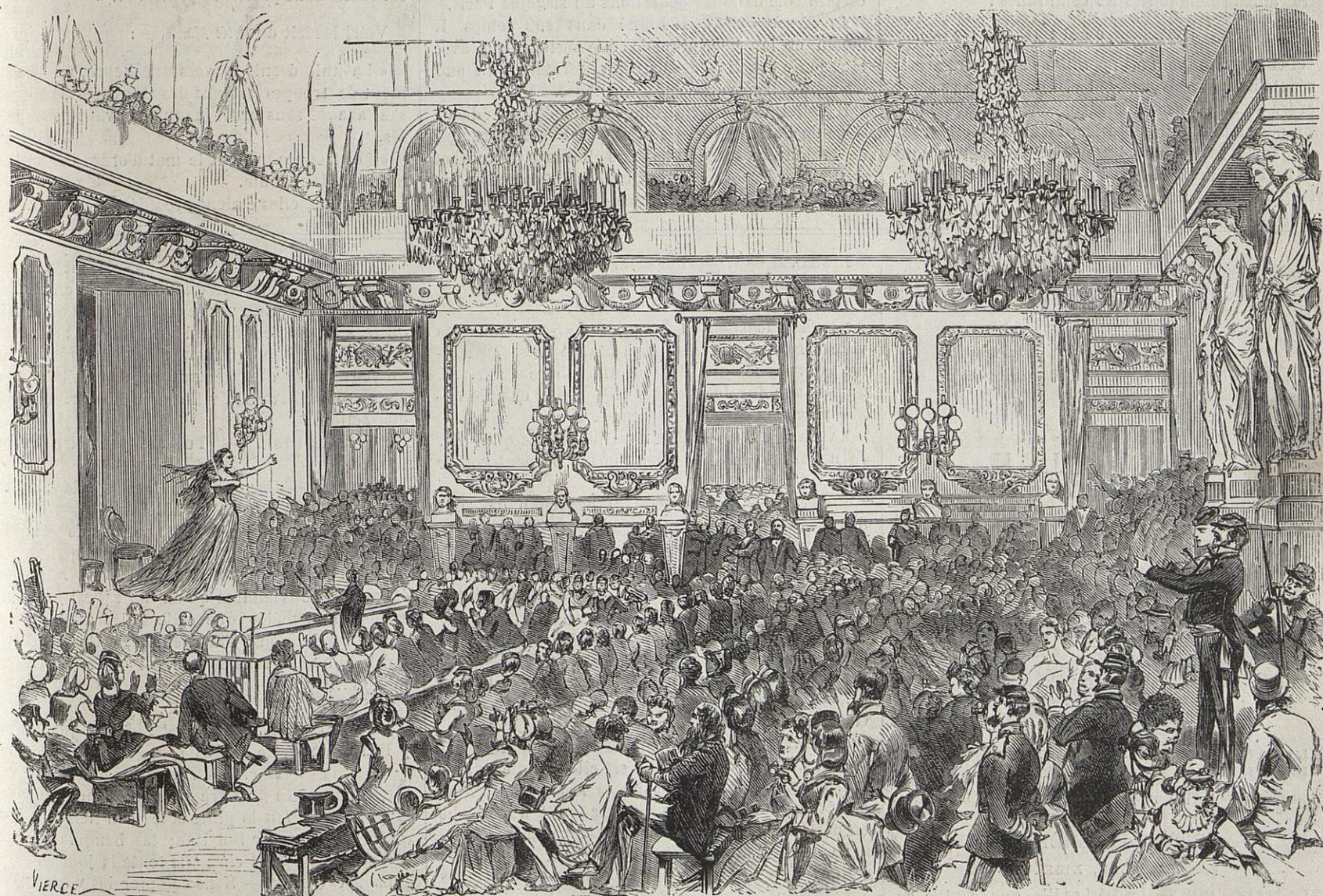
Karl Girardet, peintre dessinateur, décédé à Paris le 5 mai. — (Phot. de M. Franck.)

cle, près de Neuchâtel, en 1810. Il vint en France très-jeune et en fit son pays d'adoption. Il entra dans l'atelier alors célèbre de Léon Cogniet. Il apprit à dessiner convenablement, et, bien qu'il ait eu le tact de ne point forcer son génie naturel pour la fine observation des scènes d'intérieur ou des épisodes champêtres, il a exposé au salon de 1842 une composition historique vraiment réussie: ce sont des *Protestants surpris au prêche*. Les dragons de Louis XIV descendent le pistolet et l'épée au poing, dans une grotte où se sont réfugiés les réformés; les femmes s'évanouissent, les vieillards pleurent, les jeunes hommes s'indignent et vont faire une résistance désespérée; au milieu, le pasteur, qu'on insulte, atteste, de ses mains levées au ciel, le Dieu de paix et de tolérance.

Ce genre, qui au fond touche plus au drame historique qu'à l'observation vraie, et que ne relève pas une exécution suffisamment mâle, est aujourd'hui démodé.

C'est comme la suite des romans de Walter Scott. Le public est habitué à des mises en scène plus réalistes, et la critique exige de l'artiste une émotion plus sincère.

Mais il faut reconnaître que ces tentatives, même incomplètes, de retour à l'histoire, ont aidé notre école à se purger de l'intolérable invasion du faux grec et du faux classique.



LES TUILERIES. — Aspect de la salle des Maréchaux pendant le concert du 6 mai. — (D'après nature, par M. Vierge.)

LES COMBATS SOUS PARIS. — L'armée abandonne la redoute du Moulin-Saquet, emmenant ses canons et ses prises.

Karl Girardet a beaucoup voyagé. On ne peut dire, comme le voulait le poète, qu'ayant beaucoup vu il ait beaucoup retenu.

La traduction fidèle du paysage est encore une conquête toute récente, toute actuelle. Girardet arrangeait ses vallées ou ses lacs suisses, ses bords du Nil ou ses mosquées du Nil, jusqu'à ce qu'ils eussent pris une vague ressemblance avec les ciels, les terrains, les horizons déjà connus. Longtemps on n'a eu le succès d'estime et le succès de vente qu'à ce prix. Ce n'est point seulement en politique qu'il y a des conservateurs quand même.

Ses vignettes pour le *Roland furieux*, pour le *Consulat et l'Empire*, et pour un grand nombre de publications illustrées, témoignent de son extrême facilité pour le croquis.

Quelques rares amis avaient été prévenus par son ami Mène, le fin sculpteur d'animaux, et l'ont conduit au champ de repos.

Karl avait été, aux derniers jours du siège de Paris, très-ému d'un malheur arrivé à son frère Edouard. Celui-ci habitait Versailles. Le 19 janvier, quelques bataillons prussiens, exaspérés de l'échec de Montretout et conduits par des officiers qui disaient à haute voix ce mot étrange: « Le gouvernement de Paris nous a manqué de parole », rentrèrent furieux dans Versailles et mirent à sac deux ou trois maisons du boulevard du Roi. Celle d'Edouard était du nombre. Ses collections de gravures, ses cartons d'états, ses études, ses outils furent pillés, brisés, déchirés, vendus sur le trottoir à vil prix ou jetés à la rue. Pour les artistes, ces pertes, absolument irréparables, sont le coup le plus cruel. (Le Siècle).

### Le passage voûté et la redoute de Clamart

On lit dans le *Journal officiel* de Versailles du 7 mai :

Le gouvernement adresse à toutes les autorités civiles et militaires la dépêche suivante, qui doit être affichée dans toutes les communes :

« Versailles, 6 mai 1871, 6 h. 1/2 soir.

« Ceux qui suivent les opérations que notre armée exécute avec un dévouement admirable pour sauver l'ordre social, si gravement menacé par l'insurrection parisienne, ont compris qu'il s'agissait d'annuler le fort d'Issy, en éteignant ses feux et en coupant ses communications tant avec le fort de Vanves qu'avec l'enceinte.

« Ces opérations touchent à leur terme, malgré l'obstacle qu'elles rencontrent dans les batteries du fort de Vanves. En ce moment, nos troupes travaillent à la tranchée qui doit séparer le fort d'Issy de celui de Vanves. La ligne du chemin de fer que traverse un passage voûté est la ligne qu'on se dispute depuis trois jours.

« Cette nuit, 240 marins et deux compagnies du 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, conduits par le général Paturel, se sont résolument élancés sur le chemin de fer et sur le passage voûté. Les marins, accueillis par un feu très-vif, ont été vaillamment soutenus par les deux compagnies du 17<sup>e</sup>, et la ligne du chemin de fer ainsi que le passage voûté sont restés en notre pouvoir.

« Cependant la garnison de Vanves, cherchant en ce moment à prendre nos soldats à revers, était prête à sortir de ses positions, lorsque le colonel Vilmette s'est jeté sur elle, à la tête du 2<sup>e</sup> régiment provisoire, a enlevé les tranchées des insurgés, a pris le redan où ils se logeaient, en a tué et pris un grand nombre, et a terminé ce brillant engagement par un coup de main décisif.

« On a tourné aussitôt le redan contre l'ennemi, et on y a pris quantité d'armes, de munitions, de sacs, de vivres abandonnés par la garnison de Vanves, et le drapeau du 119<sup>e</sup> bataillon insurgé.

« Comme on le voit, pas un jour n'est perdu; chaque heure nous approche du moment où l'attaque principale terminera les anxiétés de Paris et de la France tout entière.

« Nous avons eu divers officiers distingués mis hors de combat dans ces opérations. Le colonel Laperche, le lieutenant Parot et le jeune de Broglie, ont été gravement mais non dangereusement blessés. On espère qu'ils seront bientôt remis »

### AFFAIRE DU MOULIN-SAQUET

La grande affaire de la semaine a été le combat du Moulin-Saquet, de cette redoute qui a joué un certain rôle dans les opérations du siège de Paris.

Le *Monde illustré* a donné dans son temps le dessin et la description de cette position qui, avec la redoute des Hautes-Bruyères, formaient au sud les sentinelles avancées de la défense.

Il se fait aujourd'hui une seconde édition de ce siège de Paris déjà si long, si pénible et si rempli de douloureux mécomptes. Les éléments du combat sont changés, mais ce sont encore les mêmes positions, tout aussi importantes dans la guerre civile

qu'au moment où les Prussiens investissaient la capitale. Il n'est donc pas étonnant de voir se reproduire sur les mêmes lieux des épisodes similaires.

La redoute du Moulin-Saquet qui avait toujours tenu à une distance respectueuse l'audace problématique des Allemands, a été attaquée dans la nuit du 3 au 4 mai, par les troupes de Versailles. Attaquée c'est peut-être trop dire; surprise serait peut-être plus juste.

Voici d'ailleurs le récit de plusieurs journaux à ce sujet :

On lit dans la *France* :

« L'événement du jour est la nouvelle répandue ce matin de la prise de possession du Moulin-Saquet par les Versaillais,

« Une agitation très-vive s'est même produite dans le quartier des Gobelins auquel appartenaient les trois bataillons : le 20<sup>e</sup>, le 177<sup>e</sup> et le 53<sup>e</sup>, qui occupaient la redoute, et dont bien peu d'hommes sont revenus.

« Bon nombre de ces gardes nationaux étaient mariés, car les compagnies sédentaires avaient voulu accompagner les compagnies de marche.

« Le Moulin-Saquet, on le sait, est une immense et forte redoute, un vrai fort, situé à l'extrémité sud-est du plateau de Villejuif, à mille mètres dans l'axe de la grande barricade construite à l'extrémité de la route d'Orléans.

« Comme elle domine l'Hay, Chevilly, Thiais, Choisy-le-Roi, et au-dessus du fort de Bicêtre, et qu'elle peut nuire également au fort d'Ivry ainsi qu'aux Hautes-Bruyères, elle était on le comprend, une excellente position pour les fédérés.

« Or, il y a beaucoup d'incertitude encore sur la façon dont cette position a été prise par l'armée de Versailles.

« A-t-elle été enlevée par un coup de main militaire, a-t-elle été surprise par stratagème ?

« Cette dernière version est celle qui circulait aujourd'hui dans les groupes, et que nous avons recueillie dans plusieurs journaux. »

Voici le récit du *Petit Moniteur* :

« La nuit dernière, vers une heure, un détachement de troupes sortant des tranchées de Villejuif s'est avancé sans bruit jusqu'aux avant-postes fédérés.

« Les troupes avaient le mot d'ordre des factionnaires de la redoute.

« De plus, elles étaient précédées d'un petit trou-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

CHARLES MONSELET

(Suite)

VENEZ, JE M'ENNUIE!

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

LA MARQUISE. LE DUC.  
LE BARON. LISETTE.

La scène est à Spa. — Epoque Louis XV. — Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE. — La triste ville, que la ville de Spa! Et que je fus mal-inspirée lorsque j'y vins achever le temps de mon veuvage!

LISETTE. — L'opinion de M<sup>me</sup> la marquise n'est pas celle de tout le monde.

LA MARQUISE. — Comment cela, Lisette?

LISETTE (ouvrant un volume). — « Spa, délicieuse ville belge, renommée par la beauté de ses promenades et par les qualités curatives de ses eaux.... Spa, séjour des Jeux et des Ris, attire chaque année un grand concours d'étrangers. »

LA MARQUISE. — Ton livre ne sait ce qu'il dit. Je ne comprends pas quel charme on peut goûter dans cette bergerie.

LISETTE. — Il y a cependant beaucoup de gens qui s'y plaisent.

LA MARQUISE. — Quelles gens?

LISETTE. — Eh! mais, tous ces jeunes seigneurs venus des différentes cours de l'Europe et qui mènent ici un train d'enfer.

LA MARQUISE. — Sais-tu les noms de quelques-uns d'entre eux?

LISETTE. — Certainement. Le comte de Rieux, M. de Lormel, M. d'Autichamp, le duc de Saint-Genest....

LA MARQUISE. — Le duc de Saint-Genest?

LISETTE. — Oh! celui-là est cité comme le plus fou. On ne parle que de lui à la Redoute et à l'Allée de sept heures. Il n'est pas de jour qu'il ne s'affiche en parties galantes et en paris extravagants.

LA MARQUISE. — Comment est-il de sa personne?

LISETTE. — Un charmant cavalier, à ce qu'on dit. Madame la marquise doit l'avoir vu passer sous ses fenêtres.

LA MARQUISE. — Il n'est pas décent pour une veuve de se montrer fréquemment à la croisée.

LISETTE. — Une veuve comme madame la marquise, soit, car j'en ai vu d'autres. Mais madame la marquise s'exagère plus que personne les obligations du veuvage, et c'est surtout parce qu'elle ne veut pas se distraire que la ville lui semble manquer de distractions.

LA MARQUISE. — Tu as peut-être raison, Lisette.

LISETTE. — Car enfin tout est spectacle à Spa, et même sans sortir de cet hôtel....

LA MARQUISE. — Ah! oui, parlons de cet hôtel... de l'hôtel d'Orange, qu'on m'avait indiqué comme un logis convenable, et dont j'ai loué le premier étage. Tu conviendras qu'on ne saurait voir une société plus mêlée que celle qui semble s'y être donné rendez-vous. Par exemple, cette demoiselle qui habite au-dessus de moi, et qui reçoit tant de monde....

LISETTE. — M<sup>me</sup> Fideline.

LA MARQUISE. — Ah! c'est Fideline qu'elle s'appelle? Un nom de théâtre sans doute.

LISETTE. — Je crois en effet qu'elle est un peu actrice, mais ses plus grands succès ne sont pas à la scène. Elle fait la pluie et le beau temps à Spa; on ne jure que par Fideline; les bouquets, les cadeaux se succèdent chez elle toute la journée.

LA MARQUISE. — Sans compter les visites. Quel contraste avec ma solitude! Ah! comme je regrette Paris, ses plaisirs de bon ton, et les amis que j'y ai laissés!.... — A propos de mes amis, Lisette!

peau de bœufs conduits par des soldats travestis en paysans.

« Croyant à un ravitaillement inespéré, les sentinelles laissèrent passer le détachement qui put, sans ambages pénétrer dans la redoute.

« La garnison de cet ouvrage se composait de trois bataillons, le 20<sup>e</sup>, le 55<sup>e</sup> et le 177<sup>e</sup>.

« Ces hommes, qui avaient eu à repousser, la veille et l'avant-veille, deux attaques très-vigoureuses, étaient épuisés de fatigue et dormaient pour la plupart.

« Quand le stratagème fut découvert, il était trop tard, les troupes régulières étaient maîtresses de la redoute. Ses défenseurs n'avaient pas eu le temps de prendre les armes.

« La plupart des fédérés furent faits prisonniers sans coup férir.

« D'autres, qui tentaient un semblant de résistance, furent tués, blessés ou pris.

« Très-peu parvinrent à s'échapper.

« Les soldats eurent le temps de s'emparer des drapeaux, de tous les canons de 7, de quatre mitrailleuses et de les emporter.

« Les grosses pièces furent enclouées.

« A deux heures du matin, Ivry et les Hautes-Bruyères, qui avaient reçu l'éveil, ouvrirent un feu d'enfer, et les troupes régulières abandonnèrent le Moulin-Saquet, emmenant leurs prisonniers et emportant leurs trophées.

« Aujourd'hui, un grand découragement se fait remarquer dans le quartier des Gobelins, auquel appartenaient les bataillons surpris.

« Autour de la mairie de cet arrondissement, une foule de femmes et d'enfants se désolent. Beaucoup crient à la trahison. »

Le *Mot d'Ordre* donne à peu près les mêmes détails en les agrémentant de scènes de férocité mises sur le compte des Versaillais. Il n'accuse, du reste, qu'un chiffre de 35 morts et 20 blessés. Puis il ajoute ceci :

« Le commandement de la redoute était confié au sieur Gallien, chef du 55<sup>e</sup> bataillon de marche. Ce commandant aurait, dit-on, vendu le mot d'ordre aux Versaillais, et l'on donne à l'appui de ces soupçons, ses idées réactionnaires, sa mollesse au moment de l'attaque, la défense qu'il a faite aux gardes du 55<sup>e</sup> bataillon de se défendre, et la facilité avec laquelle il s'est rendu prisonnier, sans essayer la moindre défense, lorsqu'il aurait pu se sauver ainsi que l'a fait une partie de ses hommes, et enfin le conseil qu'il donnait au 133<sup>e</sup> bataillon de suivre son exemple.

« Ce pauvre 55<sup>e</sup> bataillon, quartier du Temple n'a pas la main heureuse dans le choix de ses commandants, car le prédécesseur de Gallien, le nommé Durand, avait déjà trahi la cause de la garde nationale en passant à l'ennemi, nous voulons dire dans le camp des Versaillais. »

Le chef du pouvoir exécutif adressait à ce sujet aux autorités civiles et militaires la dépêche suivante :

« Versailles, 4 mai 1871, 4 h. soir.

« Pendant que nos travaux d'investissement continuent autour du fort d'Issy, se liant à d'autres travaux plus importants autour de l'enceinte, la division Lacroix a exécuté, à notre extrême droite, une opération des plus hardies vers le Moulin-Saquet. Elle s'est portée sur cette position, l'a enlevée, a fait 300 prisonniers et pris huit pièces de canon. Le reste de la troupe des insurgés s'est enfui à toutes jambes, laissant 150 morts ou blessés sur le champ de bataille.

« Telle est la victoire que la Commune célébrera demain dans ses bulletins.

« Du reste, nos travaux d'approche avancent avec une rapidité admirée de tous les hommes de l'art, et qui promet à la France une prompte fin de ses épreuves, et à Paris surtout sa délivrance des affreux tyrans qui l'oppriment.

« A. THIERS. »

Ce succès a été suivi de beaucoup d'autres depuis, ce n'était que le commencement de la vraie attaque; nous espérons pouvoir en retracer les principaux épisodes.

M. V.

## LES TUILERIES

Les enfants rient toujours dans leur grand jardin ombreux des Tuileries, laissant passer à travers leurs jeux, ces femmes qui quêtent pour les morts et les blessés de la guerre civile. Ah! ces enfants ont bien le temps de pleurer!

Ils rient et cependant, eux aussi, jettent leur petit sou dans l'aumônière de la quêtuse. Il y a tant de misère à l'heure qu'il est, qu'il faut bien que les plus petits soient appelés à les soulager.

On avait organisé pour samedi dernier un concert

au profit des ambulances. Plusieurs artistes de Paris devaient chanter pour les blessés.

Bien avant l'heure fixée, la foule se pressait dans le jardin réservé et les salles étaient déjà toutes pleines que bien des gens stationnant devant le pavillon de l'horloge, demandaient à entrer.

On étouffait dans la salle des Maréchaux où se pressaient les simples gardes nationaux, les officiers les citoyens en costume civil, les femmes aux toilettes les plus variées. L'affluence est énorme, on étouffe.

Mlle Agar, vêtue de noir, monte sur l'estrade. Elle va parler quand l'orchestre voisin se met à jouer la *Marseillaise*. La foule entonne l'air national. Mlle Agar se retire. Elle est remplacée par deux artistes qui, tenant un drapeau rouge à la main, entonnent à leur tour la *Marseillaise* que le public accompagne de ses formidables *tutti*. On ne veut entendre, on ne veut chanter que la *Marseillaise*.

Un monsieur, ceint d'une écharpe rouge, obtient un peu de calme. Le silence se rétablit relativement. Quelques artistes peuvent dire quelques poésies patriotiques et Mme Bordas, de l'Eldorado, chanter quelques refrains populaires.

Le concert des Tuileries était terminé à minuit et demie. Les salles du palais étaient vides que les échos étonnés répercutaient encore les chants qu'ils entendaient pour la première fois.

M. V.

## LE POINT-DU-JOUR — LE FORT D'ISSY

On lit dans la *Vérité* du 9 mai, sous le titre : *Evacuation du fort d'Issy*, les détails suivants sur les canonnières du viaduc d'Auteuil :

« Toute la journée les batteries versaillaises de Meudon, Brimborion, Fleury, et du Moulin-de-Pierre s'étaient acharnées sur le fort d'Issy. Les artilleurs ne pouvaient tenir à leur poste, et à peine si un coup de canon répondait par ci par là du fort ou des redoutes avancées.

« Les canonnières et les bastions du Point-du-Jour soutenaient de leur mieux le feu des Versaillais.

« Du viaduc d'Auteuil ces chaloupes parvenaient de temps en temps, soit à détourner la direction du tir, soit même à éteindre le feu de quelques pièces, ce qui donnait au fort d'Issy un peu de soulagement. Les pointeurs des canonnières sont vraiment très-habiles; nous avons vu presque chaque fois

pas ici, c'est plus haut. » Je ne sais plus si je suis une femme ou une perruche.

LA MARQUISE. — Cela est impatientant, à la fin. Je suis outrée. Il faut que ce manège cesse, Lisette, entends-tu, il le faut.

LISETTE. — Je ne demande pas mieux, mais par quel moyen?

LA MARQUISE. — Ecoute-moi, j'ai une idée.

LISETTE. — J'écoute, madame la marquise!

LA MARQUISE. — La prochaine fois que quelqu'un sonnera pour demander Fideline, tu répondras : C'est ici.

LISETTE. — Oh! madame!

LA MARQUISE. — Et tu feras entrer.

LISETTE. — Y pensez-vous?

LA MARQUISE. — Puis, tu viendras m'avertir.

LISETTE. — Quoi! madame la marquise voudrait...

LA MARQUISE. — Je veux me distraire.

LISETTE. — Mais pourtant...

LA MARQUISE. — Je veux être Fideline pendant dix minutes, un quart d'heure, une heure... Pendant tout le temps qu'il me plaira.

LISETTE. — Réfléchissez...

LA MARQUISE. — Je veux savoir ce que l'on peut dire à ces créatures.

LISETTE. — Je m'en doute bien.

LA MARQUISE. — C'est que tu es plus avancée que moi.

LISETTE. — Je ne reconnais plus madame la marquise. Une semblable témérité!

LA MARQUISE. — C'est la faute au baron. Je suis

LISETTE. — Madame?

LA MARQUISE. — Es-tu bien sûre d'avoir mis l'autre jour ma lettre à la poste?

LISETTE. — Quelle lettre, madame?

LA MARQUISE. — Ne dirait-on pas que j'en écrivais par vingtaine? La lettre que je t'ai donnée il y a quinze jours pour le baron de Liversan.

LISETTE. — Certes, madame. Je vois encore l'adresse : « à monsieur, monsieur le baron de Liversan, quai des Théatins, numéro quatre, à Paris. » Rassurez-vous, je l'ai portée moi-même au bureau.

LA MARQUISE. — Il est bien singulier alors que le baron ne soit pas arrivé, ou du moins qu'il ne m'ait pas répondu. Croirais-tu, Lisette, que je l'engageais à venir me rejoindre ici?

LISETTE. — En vérité, madame!

LA MARQUISE. — Tout de bon. Tu sais que le baron est un peu mon cousin....

LISETTE. — Et beaucoup votre adorateur.

LA MARQUISE. — Adorateur qui ne demanderait pas mieux que de se transformer en mari. C'est pourquoi je ne comprends rien à ce retard. Il ne faut pas quinze jours pour aller de Paris à Spa.

LISETTE. — La lettre de madame la marquise n'était peut-être pas conçue en termes assez.... encourageants.

LA MARQUISE. — Juges-en toi-même. Elle ne contenait que ces mots : « Venez, je m'ennuie! »

LISETTE. — Ah! madame, que cela est bien trouvé! Venez, je m'ennuie! On ne saurait dire tant de choses en si peu de mots. Cela ose tout et cela n'en-

gage à rien. Voilà la véritable éloquence. Ce Venez, je m'ennuie! vaut son pesant d'or.

LA MARQUISE. — Tu es folle, Lisette.

LISETTE. — Non, non, madame la marquise. Je sens tout le prix de Venez, je m'ennuie! et je veux m'en servir à l'occasion.

LA MARQUISE. — Finis, te dis-je.

LISETTE. — Et M. le baron de Liversan a pu résister à ce Venez, je m'ennuie!

LA MARQUISE. — Tu le vois, hélas!

LISETTE. — Cela est impossible, madame. Le baron doit être en route à l'heure où nous parlons.

LA MARQUISE. — Ne cherche pas à me consoler, Lisette. Le baron est infidèle, je le sens bien.

LISETTE. — Et moi, madame, quelque chose me dit.... (On entend un coup de sonnette au dehors.)

LA MARQUISE. — On a sonné, Lisette!

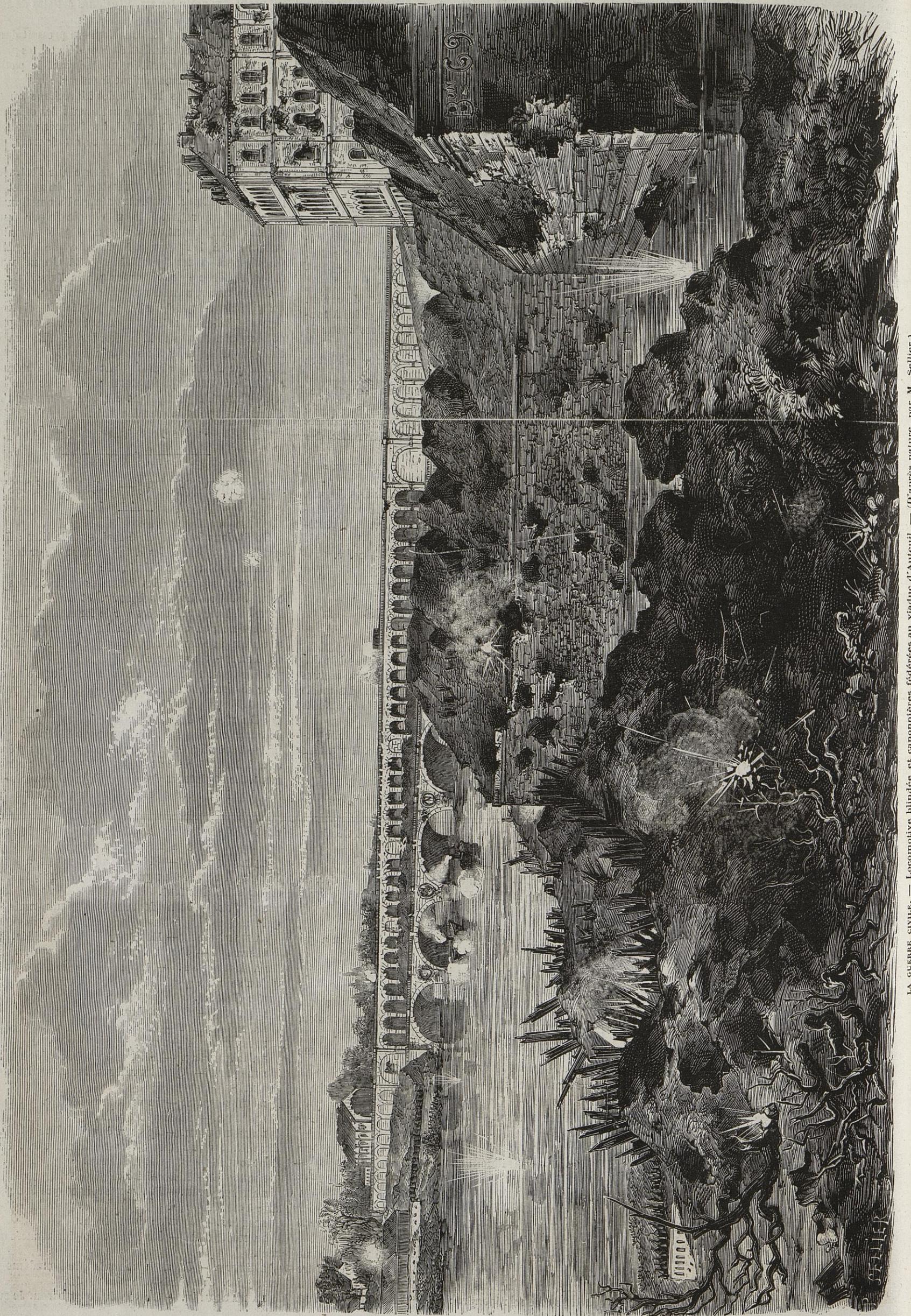
LISETTE. — Croyez-vous, madame?

LA MARQUISE. — J'en suis sûre... Mais va donc vite!... Si c'était.... (Lisette sort.)

LISETTE, du dehors, à quelqu'un qu'on ne voit pas. — Mademoiselle Fideline? Non, monsieur, ce n'est pas ici, c'est l'étage au-dessus. (Bruit d'une porte qu'on ferme. Lisette rentre. A la marquise.) Eh bien! madame, vous avez entendu?

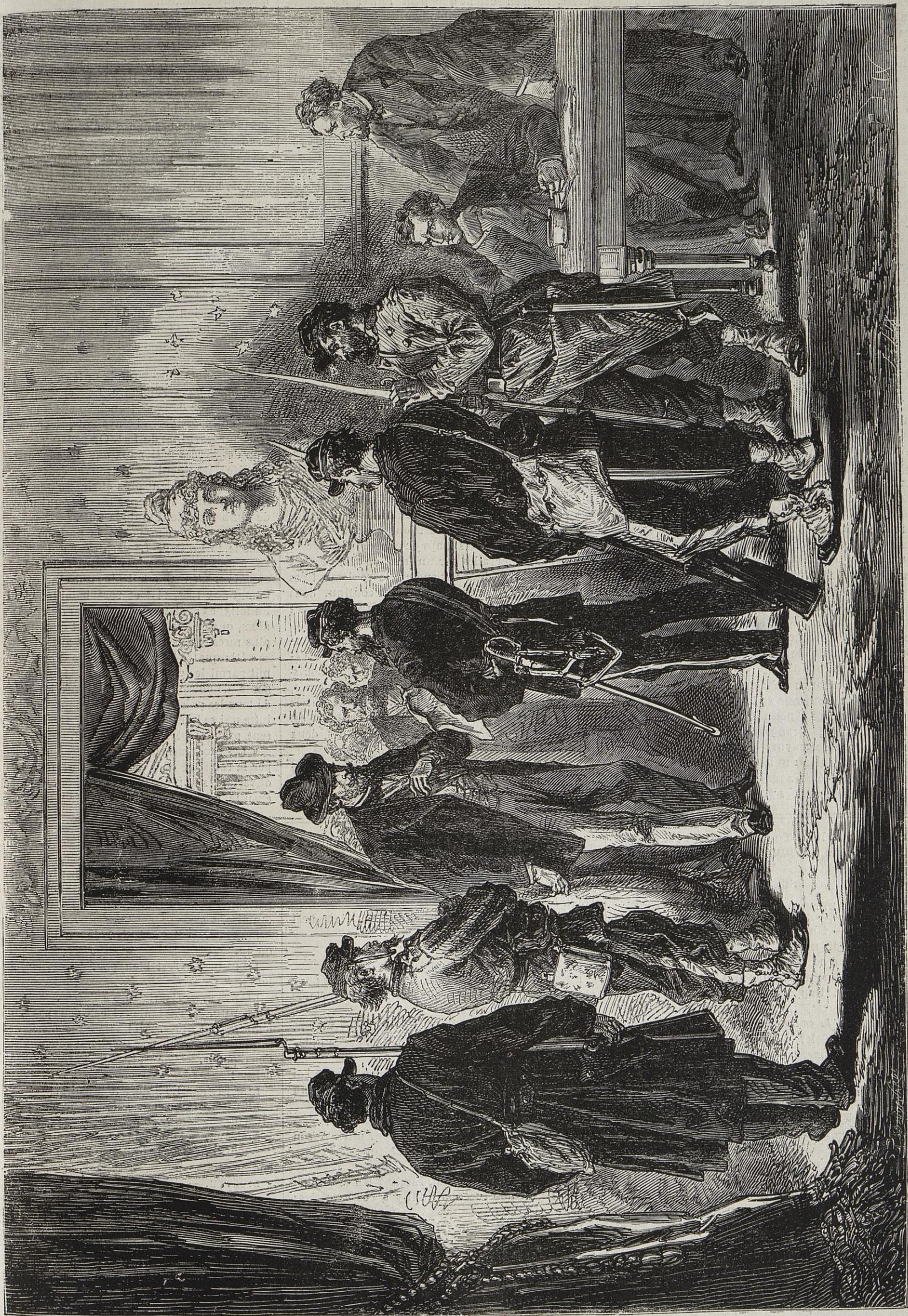
LA MARQUISE. — Oui, Lisette. Encore une visite pour M<sup>lle</sup> Fideline!

LISETTE. — Il n'y a pas d'heure que cela ne se renouvelle, et cette méprise d'étage amène à votre porte un essaim de godelureaux. Je passe mon temps à leur répondre : « M<sup>lle</sup> Fideline? Ce n'est



LA GUERRE CIVILE. — Locomotive blindée, et canonnières fédérées au viaduc d'Anteuil. — (D'après nature, par M. Sellier.)

LA GUERRE CIVILE. — Locomotive blindée, et canonniers fédérés au viaduc d'Anteuil. — (D'après nature, par M. Sellier.)



LA COMMUNE. — Arrestation du général Cluseret. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Slom.)

eurs obus tomber juste sur les batteries ou dans les tranchées de Meudon ou de Brimborion. Elles ont aussi tiré à diverses reprises sur Val-Fleury et les Moulineaux, d'où les artilleurs de Versailles faisaient cruellement souffrir le fort et même le village d'Issy.

« Mais, vers trois heures, l'une des canonnières, la batterie *la Commune*, a reçu sans doute un projectile qui doit avoir endommagé la coque à sa ligne de flottaison, car peu à peu on l'a vue s'enfoncer dans l'eau, menaçant de sombrer. Afin de la conserver à flot, l'équipage a été obligé, non-seulement de jeter à la Seine tout son chargement, mais encore tout son lest. Il nous a même semblé remarquer un certain nombre d'obus qui n'ont pas été épargnés dans cette noyade.

« Immédiatement, deux petits vapeurs, parmi lesquels se trouvait la chaloupe *Farcy*, *la Liberté*, sont venus prendre en remorque *la Commune*, et ont remonté la Seine, sans doute pour la faire réparer. Cette canonnière était armée à son avant de deux pièces de 16 de marine.

« Les trois autres canonnières ont continué le feu pendant toute l'après-midi pour protéger le fort d'Issy. Mais il ne pouvait plus tenir, la garnison était aux abois. On avait décidé dès le matin de l'abandonner : c'est le 209<sup>e</sup> bataillon qui a donné le signal, et il s'est mis en devoir de prendre le chemin du rempart, obliquant le plus possible du côté de Vanves, afin d'éviter le feu de l'ennemi. Bientôt le 100<sup>e</sup> a suivi son exemple. Il restait dans le fort le 141<sup>e</sup> bataillon et la 9<sup>e</sup> compagnie du génie. Ce sont les soldats du génie qui sont restés les derniers; ils ne sont sortis du fort que vers quatre heures. Malgré toutes leurs précautions pour ne pas être aperçus, ils ont eu à essayer plusieurs décharges très-vives. Les obus et les balles pleuvaient autour d'eux; cependant ils n'ont eu aucun blessé dans cette retraite.

« Le capitaine de cette dernière compagnie est resté avec quelques hommes, afin de tout préparer pour faire sauter le fort si les Versaillais essayaient de l'occuper. Nous ne savons si le commandant du fort est resté aussi le dernier « sur son navire » et quelle a été sa conduite.

« Le bruit a couru qu'il avait été tué et qu'une panique s'était emparée de la garnison. »

On voit que les canonnières d'Auteuil et le fort d'Issy ne sont pas étrangers. Aussi nous publions une remarquable gravure de la pauvre forteresse pendant les dernières nuits de l'occupation. — Quelques artilleurs fédérés seulement sont sur les talus à leur pièces, les autres défenseurs s'étant réfugiés

dans les quelques casemates qui ne sont pas effondrées. Ils n'en sortent que pour retirer les blessés ou les morts que le terrible bombardement ne cesse de faire ou pour combler les vides qui se font à chacune des quelques pièces qui continuent le feu.

On voit que les vides ont été si grands qu'on n'a pu les combler puisque le fort se tait sous ses ruines et que ses derniers défenseurs l'ont quitté un à un.

Voici d'ailleurs d'après le *Moniteur universel* le récit complet des derniers événements :

« La terrible canonnade d'hier dissimulait une attaque de l'armée sur le village d'Issy. Cette attaque, commencée vers une heure de l'après-midi, avait pour but de compléter l'investissement du fort et d'arrêter les renforts que demandait la garnison décimée par les projectiles, qui avaient rasé les casernes, effondré les casemates et détruit les épaulements.

« Tandis qu'un détachement simulait une attaque sur les barricades situées au sud du fort, en face du parc, et que les gardes nationaux, rassemblés dans Issy, se portaient sur ce point, une colonne masquée jusqu'alors dans les tranchées et derrière l'ouvrage élevé sur la voie du chemin de fer, débouchait dans le parc de la maison de santé de Vanves par une brèche pratiquée dans le mur d'enceinte.

« On peut évaluer à huit mille le nombre des fédérés répandus dans les deux villages, et qui prirent part à la lutte qui dura, acharnée, de maison en maison, de rue en rue, jusqu'à neuf heures du soir.

« La direction du vent empêchait d'entendre la fusillade. De l'intérieur de Paris on parvenait à peine à entendre le bruit des coups de canon qui se succédaient sans intervalles sur un front de plus de vingt kilomètres d'étendue. Cependant le roulement des mitrailleuses qui grondait, sourd et continu, dans les rues des villages d'Issy et de Vanves, pouvait faire juger de l'acharnement du combat.

« Malgré le courage déployé par les fédérés, courage qu'on ne peut leur nier, ils durent céder à l'élan des soldats. La maison de santé et le lycée Louis-le-Grand, où les gardes nationaux étaient casernés, furent occupés successivement, et le lycée fut le plus vivement défendu. Le terrain qui l'entoure est resté couvert des morts et des blessés des deux partis.

« C'est près de là, nous assure-t-on, que fut tué le colonel Wetzlar. Sa mort donna lieu à une panique. Les gardes nationaux lâchèrent pied et les

soldats, poursuivant leur succès, purent pénétrer jusque dans Malakoff.

« Depuis quelques jours des pionniers travaillaient près de l'emplacement de la tour, à un ouvrage qui devait être armé de six pièces de canon amenées près de là. Les troupes purent s'en emparer et les emmener. Mais ils ne purent garder cette position. Un retour offensif effectué par un détachement considérable de gardes nationaux les repoussa jusque dans les premières maisons de Vanves.

« Le succès de cette attaque compromet gravement le fort de Vanves, qui se trouve maintenant investi de trois côtés. Pendant la lutte dans ce village, le bombardement du fort continuait sans diminuer d'intensité. A cinq heures le feu se déclarait dans le fort. Des baraquements avaient été élevés à l'abri des pans de mur des casernes qui étaient restés debout. Les gardes nationaux y avaient mis de la paille pour s'y reposer, car les casemates effondrées par l'averse d'obus n'étaient rien moins que sûres.

« L'explosion d'un obus enflamma la paille. Bientôt les planches furent atteintes par le feu qui gagna un dépôt de matériel et d'affûts restés dans le fort.

« L'incendie dura toute la nuit sans que la garnison pût songer à l'éteindre. Les chassepots des soldats de garde dans les tranchées et les mitrailleuses du Moulin-de-Pierre balayaient quiconque se montrait sur les ruines du fort. On peut juger de la situation des gardes nationaux auxquels les casernes incendiées, les épaulements renversés, les casemates crevées ne pouvaient plus offrir qu'une retraite à chaque instant visitée par les obus qui ne cessèrent de tomber pendant toute la nuit.

« Plus triste encore était la position des fédérés dans le fort d'Issy. La garnison, qui avait été élevée à près de douze cents hommes, lors de la réoccupation, n'en comptait plus que cinq cents appartenant aux 100<sup>e</sup>, 141<sup>e</sup> et 209<sup>e</sup> bataillons; les obus, les fatigues avaient moissonné les autres. Des pionniers, quelques rares artilleurs et quelques marins, plus rares encore, s'y trouvaient aussi.

« Dès quatre heures du soir, le découragement se mit parmi les gardes nationaux. Les feux convergents de douze batteries de l'armée les délogeaient de tous les points où ils cherchaient un abri, et la lutte qui se livrait autour d'eux, sans qu'ils y pussent prendre part, les inquiétait.

« Les progrès des soldats menaçaient de leur couper la retraite, et la porte du fort leur ayant été ouverte, les hommes, isolés d'abord, par pelotons ensuite, commencèrent à revenir vers Paris par la

furieuse contre lui... Tu feras ce que je t'ai dit, Lisette. (Elle rentre chez elle.)

## SCÈNE II

LISETTE, seule; puis LE DUC.

LISETTE. — En voilà bien d'une autre! Après tout, comme dit madame la marquise, c'est la faute au baron. Que ne se hâte-t-il davantage! (Un coup de sonnette.) Je ne me trompe pas, on recommence déjà à sonner. Rappelons-nous bien nos instructions. (Sortie.)

LE DUC, à la cantonade. — Mademoiselle Fideline, s'il vous plaît?

LISETTE, de même. — Ce n'est pas... c'est-à-dire c'est ici; oui, c'est ici... Veuillez entrer, monsieur.

LE DUC. — Ah! — Elle est chez elle, n'est-ce pas?

LISETTE. — Mademoiselle Fideline?... oui, monsieur, oui...

LE DUC. — Qu'as-tu donc, petite? Tu parais tout effarouchée.

LISETTE. — Moi, monsieur!

LE DUC. — Va prévenir ta maîtresse; va, mon enfant.

LISETTE. — Qui annoncerai-je?

LE DUC. — C'est juste, elle ne m'a jamais vu... Annonce le duc de Saint-Genest.

LISETTE. — Ah! le duc de...

LE DUC. — D'où vient ton étonnement? Est-ce que tu me connais?

LISETTE. — Non, mais j'ai beaucoup entendu parler de M. le duc.

LE DUC. — Et tu as entendu dire sans doute que j'étais généreux... Attends, petite. Ouvre ta main... là. (Il lui donne une bourse.)

LISETTE. — Monsieur le duc de Saint-Genest est au-dessus de sa réputation.

LE DUC. — Comment te nomme-t-on?

LISETTE. — Lisette, pour vous servir.

LE DUC. — Parbleu! tu me serviras... Et pour commencer, Lisette, apprend-moi quelle sorte de femme est ta maîtresse.

LISETTE. — Monsieur le duc veut plaisanter... Monsieur le duc connaît bien mademoiselle Fideline.

LE DUC. — Non vraiment. Il se peut que je l'ai aperçue à la promenade, mais je n'ai rien retenu de ses traits. On la dit fort bien.

LISETTE. — Fort bien n'est pas assez.

LE DUC. — Bah! tu piques ma curiosité. A son cara tère maintenant. Quel est-il?

LISETTE. — Indéfinissable.

LE DUC. — Indéfinissable, Lisette? En es-tu bien sûre? Est-ce que tu crois qu'il y a des caractères indéfinissables?

LISETTE. — Pour moi du moins, oui, monsieur le duc.

LE DUC. — Eh bien! j'en suis enchanté; il y a longtemps que je ne m'étais vu tête-à-tête avec un problème. Le problème, Fideline! cela doit être amusant.

LISETTE, à part. — Il est gai.

LE DUC. — Mais tes renseignements ne m'avancent guère, mon enfant. Voyons, dis-moi autre chose; donne m'en pour mon argent. Si cela t'embarrasse de parler des qualités de ta maîtresse, parle-moi de ses défauts. Tu vois que je te mets à ton aise.

LISETTE. — Ses défauts? Je ne lui en connais qu'un.

LE DUC. — C'est bien peu. N'importe, dis toujours.

LISETTE. — Capricieuse à l'excès.

LE DUC. — Tant mieux! je ne peux pas souffrir les femmes tout unies. Ah! elle est capricieuse! Pal-sambleu! mes caprices tiendront tête aux siens; je t'en réponds. — Tiens, Lisette, je raffole déjà de Fideline!

LISETTE. — Le beau feu de paille!

LE DUC. — Si c'était celle que je cherche depuis plusieurs années?...

LISETTE. — Monsieur le duc cherche une femme?

LE DUC. — Pas précisément. Je cherche la femme.

LISETTE. — Cela peut vous mener loin.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

franchée qui reliait le fort au château de l'Épine.

« A neuf heures, une formidable explosion, qui fit croire à tout Paris que le fort lui-même sautait, acheva d'effrayer les trois cents hommes qui voulaient tenir encore. C'était, s'il faut en croire une dépêche insérée dans le *Mot d'ordre*, une de ces nombreuses torpilles posées un peu partout par les pionniers fédérés qui venait de sauter en avant du fort.

« A onze heures du soir, le dernier homme, un capitaine, nous dit-on, quittait cette ruine que le bombardement, il faut le dire, rendait complètement intenable, et le fort se trouvait à la merci de l'armée.

« Les généraux de la Commune, pour éviter une panique semblable à celles qui se sont produites après chaque désastre, ont fait fermer les portes aux fédérés qui revenaient du fort, et qui ont été ainsi obligés de rester dans le village. Ce matin encore, à Vaugirard, personne ne connaissait les événements arrivés à deux kilomètres de là.

« Le reste de la nuit s'est passé dans une tranquillité relative. Ce matin, quoique la canonnade ait continué, on n'entend aucune fusillade entre les deux partis, dont voici à peu près les positions :

« Les fédérés se sont installés sur le chemin des Monts qui longe le parc d'Issy, y ont exécuté des retranchements, et, derrière la deuxième barricade, ils ont établi une batterie d'artillerie qui tire en désespérée sur les hauteurs de Châtillon, sur le Moulin-de-Pierre, et, pour la forme sans doute, essaye de fouiller les bois de Clamart.

« A l'extrémité du chemin des Monts se trouve la rue du Château, où vient aboutir la rue des Noyers. L'angle formé par ces deux rues appartient à l'armée régulière, qui y a établi un très-solide retranchement.

« Un peu plus loin, au carrefour formé par le chemin de la Reine, la rue des Prés et la grande rue d'Issy, les soldats de l'armée se sont aussi installés de façon à couper entièrement les communications entre le fort d'Issy et la partie haute du village de ce nom.

« La rue des Noyers côtoie le cimetière et aboutit d'une part à la rue Chevreuse et de l'autre à la rue de la Glaiserie.

« La première de ces deux rues est encore au pouvoir des fédérés, mais la seconde est au pouvoir des soldats de l'armée.

« La place de l'Église est neutre.

« En face du clocher, dans un petit jardin situé devant la maison d'un marchand de vins, plusieurs gardes des Enfants perdus ont été enterrés par leurs camarades, lors de la première déroute de l'armée fédérée.

« Bon nombre d'habitants d'Issy ont été forcés d'abandonner leurs demeures, devenues inhabitables depuis le bombardement.

« Beaucoup d'entre ces braves gens se sont réfugiés rue Notre-Dame, tout près des fortifications, dans des maisons abandonnées; d'autres sont rentrés à Paris. »

## ARRESTATION DU GÉNÉRAL CLUSERET

Il n'y a pas plus loin, par le temps qui court, du ministère de la guerre à la Conciergerie qu'il n'y avait loin, jadis, du Capitole à la Roche Tarpéienne.

Le général Cluseret sait aujourd'hui le nombre de pas qui sépare la rue Saint-Dominique-Saint-Germain du Palais-de-Justice.

C'est là, comme le disait Mirabeau, un de ces coups de bas en haut auxquels on est exposé en temps de révolution, et M. Cluseret était, il y a quelques jours encore, le commandant en chef des forces révolutionnaires de Paris. Tout-puissant ministre, il a été arrêté tout aussi naturellement qu'un simple journaliste.

Depuis quelque temps l'autorité du général Cluseret était menacée par les membres de la Commune, qui avaient poussé la prudence jusqu'à adjoindre au citoyen délégué à la guerre plusieurs sous-

délégués à sa dévotion, entre autres le général Bergeret. Des discussions assez vives s'étaient élevées entre Cluseret et Dombrowski, et la commission exécutive avait donné raison à ce dernier. Le journal *la Commune* ne se gênait pas pour écrire : « Le citoyen Cluseret est la plus belle nullité qui se puisse rencontrer. Le général devait tout réorganiser en trois jours, et il a pris trois semaines pour tout désorganiser. »

Il fallait un prétexte pour la révocation du ministre. L'évacuation du fort d'Issy, exécutée sous les ordres du commandant Mégy, vint tout à point. La commission exécutive décréta la révocation et l'arrestation du général américain. La Commune sanctionna le décret, et le 1<sup>er</sup> mai, à sa sortie de la séance de la Commune, le commandant de l'Hôtel-de-Ville assisté de gardes nationaux lui présentait son mandat d'arrêt. — C'est la scène que nous reproduisons.

En ce moment, le général-ministre aurait dit : « Je m'attendais depuis huit jours à être arrêté. Je m'étonne qu'on ne l'ait pas fait plus tôt. Si j'avais été coupable de ce dont on m'accuse, c'est-à-dire de trahison, je ne vous aurais pas attendu. »

Le général n'était, d'après *la Commune*, accusé que d'incapacité, et cependant M. Cluseret avait entrepris une campagne dont les plus purs auraient dû lui tenir grand compte. Il avait essayé de combattre l'ivrognerie chez les combattants de la Commune, et il avait en conséquence pris des arrêtés pour faire fermer, dès deux heures de l'après-midi, les cabarets des villages suburbains, où les fédérés, comme le dit Victor Cochinat, s'enivrent d'autre chose que de gloire et de patriotisme. Et cependant par ces mesures le général rendait un grand service à la discipline.

Mais que voulez-vous? un Américain n'est pas toujours prophète à Paris, et le génie de la Tempérance a été méconnu en la personne du délégué à la guerre.

Le général Cluseret a été conduit à Mazas.

M. V.

M. Rossel, le successeur de M. Cluseret, avait comme lui des tendances à la centralisation des pouvoirs; que ce soit mesure d'ordre ou moyen de mieux servir la Commune, nous n'en sommes pas juges, mais toujours est-il qu'il n'en fut pas moins suspect à certains membres de la Commune qui voyaient déjà en lui un dictateur.

De là les difficultés, les bâtons dans les roues, comme dit le *Père Duchêne*, et M. Rossel demandait lui-même, dans le document suivant, le même sort que son prédécesseur.

Cette démission de M. Rossel que publie le *Mot d'ordre*, en dit plus que nous n'aurions jamais osé dire :

« Paris, 9 mai 1871.

« Citoyens membres de la Commune, « Chargé par vous, à titre provisoire, de la délégation de la guerre, je me sens incapable de porter plus longtemps la responsabilité d'un commandement où tout le monde délibère et où personne n'obéit.

« Lorsqu'il a fallu organiser l'artillerie, le comité central d'artillerie a délibéré et n'a rien prescrit. Après deux mois de révolution, tout le service de vos canons repose sur l'énergie de quelques volontaires dont le nombre est insuffisant.

« A mon arrivée au ministère, lorsque j'ai voulu favoriser la concentration des armes, la réquisition des chevaux, la poursuite des réfractaires, j'ai demandé à la commune de développer les municipalités d'arrondissement.

« La commune a délibéré et n'a rien résolu.

« Plus tard, le comité central de la fédération est venu offrir presque impérieusement son concours à l'administration de la guerre. Consulté par le comité de salut public, j'ai accepté ce concours de la manière la plus nette, et je me suis dessaisi, en faveur des membres de ce comité, de tous les renseignements que j'avais sur l'organisation. Depuis ce temps-là, le comité central délibère, et n'a pas encore su agir. Pendant ce délai, l'ennemi enveloppait le fort d'Issy d'attaques aventureuses et imprudentes,

dont je le punirais si j'avais la moindre force militaire disponible.

« La garnison, mal commandée, prenait peur, et les officiers délibéraient, chassaient du fort le capitaine Dumont, homme énergique qui arrivait pour les commander, et, tout en délibérant, évacuaient leur fort, après avoir sottement parlé de le faire sauter, chose plus impossible pour eux que de le défendre.

« Ce n'est pas assez. Hier, pendant que chacun devait être au travail ou au feu, les chefs de légion délibéraient pour substituer un nouveau système d'organisation à celui que j'avais adopté, afin de suppléer à l'imprévoyance de leur autorité toujours mobile et mal obéie. Il résulta de leur conciliabule un projet au moment où il fallait des hommes, et une déclaration de principes au moment où il fallait des actes.

« Mon indignation les ramena à d'autres pensées, et ils ne me promirent pour aujourd'hui, comme le dernier terme de leurs efforts, qu'une force organisée de 12,000 hommes, avec lesquels je m'engageais à marcher à l'ennemi. Ces hommes devaient être réunis à onze heures et demie : il est une heure et ils ne sont pas prêts; au lieu d'être 12,000, ils sont environ 7,000. Ce n'est pas du tout la même chose.

Ainsi la nullité du comité d'artillerie empêchait l'organisation de l'artillerie; les incertitudes du comité central de la fédération arrêtaient l'administration; les préoccupations mesquines des chefs de légions paralysaient la mobilisation des troupes.

Je ne suis pas homme à reculer devant la répression, et hier, pendant que les chefs de légions discutaient, le peloton d'exécution les attendait dans la cour. Mais je ne veux pas prendre seul l'initiative d'une mesure énergique, endosser seul l'odieuse des exécutions qu'il faudrait faire pour tirer de ce chaos l'organisation, l'obéissance et la victoire. Encore si j'étais protégé par la publicité de mes actes et de mon impuissance, je pourrais conserver mon mandat. Mais la commune n'a pas eu le courage d'affronter la publicité. Deux fois déjà je vous ai donné des éclaircissements nécessaires, et deux fois, malgré moi, vous avez voulu avoir le comité secret.

Mon prédécesseur a eu le tort de se débattre au milieu de cette situation absurde.

Éclairé par son exemple, sachant que la force d'un révolutionnaire ne consiste que dans la netteté de la situation, j'ai deux lignes à choisir : briser l'obstacle qui entrave mon action ou me retirer.

Je ne briserai pas l'obstacle, car l'obstacle c'est vous et votre faiblesse : je ne veux pas attenter à la souveraineté publique.

Je me retire, et j'ai l'honneur de vous demander une cellule à Mazas.

ROSSEL.

## LES BATTERIES

### DE LA MUETTE ET DU MOULIN-DE-PIERRE

La batterie du Moulin-de-Pierre, dont il a été si souvent question pendant les opérations du siège de Paris, a repris depuis notre nouvel investissement une grande importance. Elle a pu être attribuée au succès des troupes dans les dernières affaires d'Issy et de Clamart, qu'elle domine complètement, et elle concourt, avec la puissante redoutée de Montretout et de Meudon, du parc d'Issy, de Billancourt à l'attaque des bastions d'Auteuil. Pas un récit des derniers engagements où il n'en soit question; nous avons donc pensé à la mettre sous les yeux de nos lecteurs, à côté de la batterie de la Muette, sa rivale, que les fédérés ont, dit-on, fortifiée considérablement.

Les troupes ont déjà mis un pied dans le bois de Boulogne.

Les fédérés voudraient les arrêter avant qu'ils en aient mis quatre.

De la porte Maillot au Point-du-Jour, la canonnade est incessante. Le Mont-Valérien, les batteries de Meudon et de Breteuil ne cessent d'envoyer sur cette partie de l'enceinte des projectiles de tout ca-



AUTOUR DE PARIS. — La batterie du Moulin-de-Pierre construite par l'armée prussienne et occupée par l'armée régulière. (Dessin de M. Vierge, d'ap. une photographie.)

libre. Les portes d'Auteuil, de Passy, de la Muette, sont directement menacées.

Outre les formidables travaux que la défense a accumulés aux bastions, une batterie avait été construite en avant-garde sur la butte Mortemart, qui domine l'extrémité supérieure du lac. Aujourd'hui ces positions viennent d'être renforcées par une nouvelle batterie dite de la Muette, et située près du

château que l'on rencontre à droite lorsque l'on entre dans le bois de Boulogne en arrivant de Passy.

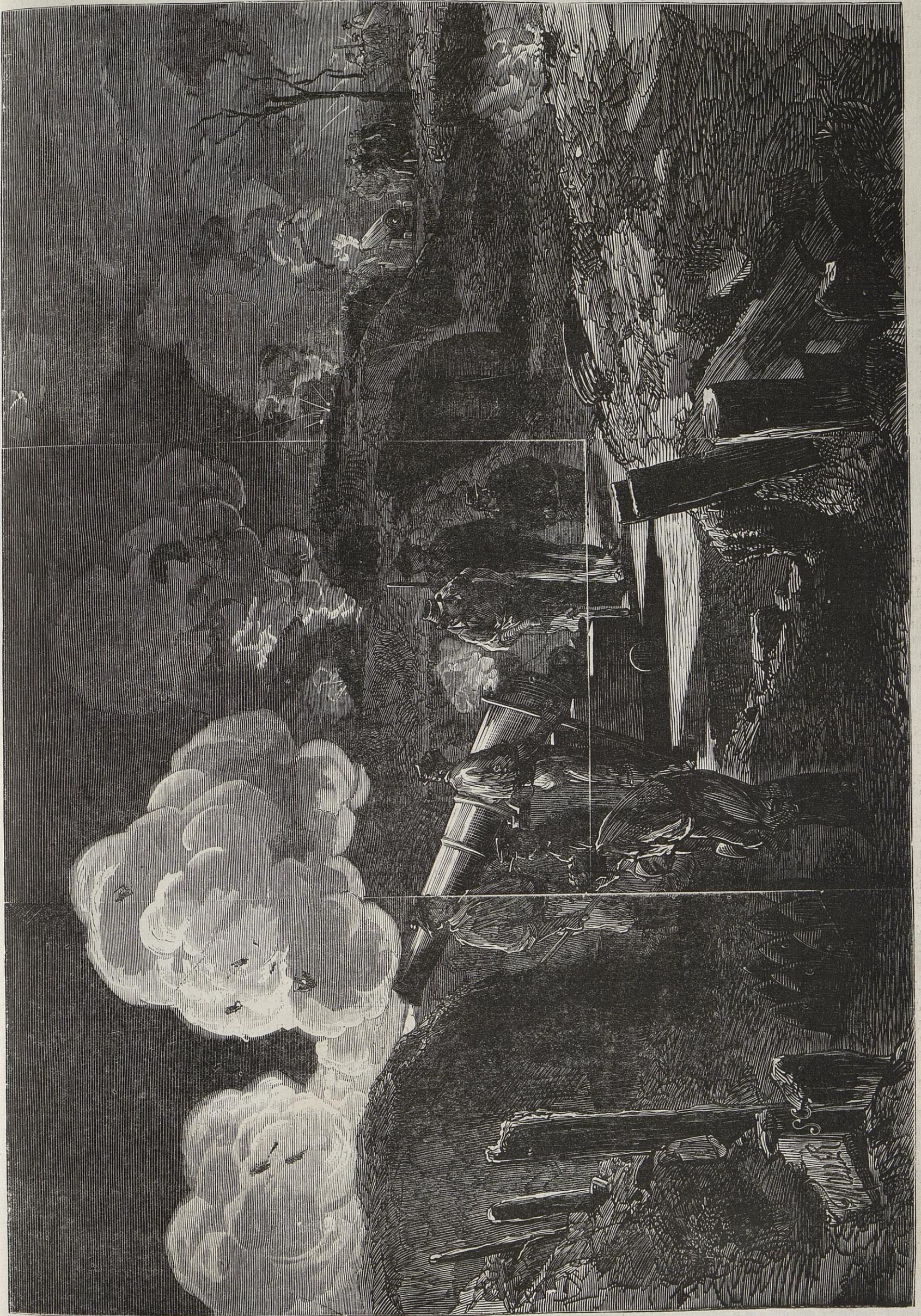
Du château de la Muette, vendu et démoli pendant la Révolution de 1789, il ne reste que quelques bâtiments devenus propriété particulière. C'était jadis une demeure princière ayant eu l'honneur de loger Charles IX, Marguerite de Valois, Louis XIII, la fille du Régent, Marie-Antoinette et Louis XVI.

Les nécessités de la guerre ont tenu peu de compte de ces souvenirs historiques et monarchiques. Déjà pendant le siège, le parc et le château de la Muette avaient été transformés en camp de mobiles. Les murs avaient été crénelés, mais les Prussiens ne s'étaient jamais aventurés jusque-là.

Maintenant le château de la Muette est une position d'où partiront bombes et obus. Elle enverra



PARIS. — La batterie du château de la Muette occupée par les artilleurs fédérés. — (D'après nature, par M. Chiffart.)



LA GUERRE CIVILE. — Les batteries du fort de Vanves dans la nuit du 3 mai. — (Dessin de M. Lançon.)

ses projectiles, oui, mais elle en recevra, et alors que deviendront ces beaux ombrages, ces séculaires marronniers qu'un boulet, en une seconde, coupe net par le pied?

Encore une belle propriété mutilée qui aura plus à se plaindre des fédérés de la troisième République que des fédérés de 1790, auxquels, le 14 juillet de cette année, la municipalité de Paris donna un festin de 25,000 couverts.

Ce n'est pas de festins qu'il s'agit aujourd'hui.

M. V.

## AU FORT DE VANVES

Dans l'après-midi du 10, une grande concentration de troupes avait lieu aux portes de Vanves et d'Issy. On disait parmi les officiers des fédérés que la Commune voulait reprendre aux soldats de l'armée le fort d'Issy. Dès que cette nouvelle se fut propagée, les simples gardes commencèrent à murmurer et demandèrent force explications à leurs supérieurs qui, naturellement, n'en pouvaient donner aucune.

Mais, vers sept heures du soir, un officier de l'état-major arriva, montra aux commandants assemblés un ordre de départ pour le fort de Vanves.

Les chefs de bataillon firent apprêter leurs hommes, et, quelques minutes après, le départ s'effectuait.

Mais aux portes, beaucoup de gardes sortirent des rangs, et, le fusil en bandoulière, reprirent le chemin de leur maison.

Les débris des bataillons fédérés, — nous en connaissons un qui, comptant 350 hommes, effectif réel, n'avait hier soir que 63 gardes fidèles, — suivirent, sans chanter, l'officier d'état-major, qui les conduisit par des chemins détournés jusqu'au fort de Vanves.

Là, l'ordre, sans doute, n'étant pas régulier, on ne voulut pas recevoir les coupures des bataillons qui se présentaient. On les envoya à Vanves, dans les dernières maisons, et à Malakoff et au Petit-Vanves.

L'état-major général de tous ces bataillons s'établit dans la Tour, rue du Sacramento.

A peine la queue des bataillons fédérés venait-elle de prendre ses dispositions pour passer la nuit que surgit la question des vivres.

Aiguillonés par la faim, les hommes couraient après leurs fourriers en criant : — Des vivres! des vivres!

Les fourriers se rendirent à l'état-major, mais les officiers avaient absolument oublié de traiter cette question si importante des subsistances. L'état-major renvoya les sous-officiers à l'intendance, qui les adressa à la manutention, qui... Bref, à dix heures et demie du soir, aucun garde fédéré n'avait encore mangé quoi que ce soit.

Le mécontentement alors éclata. On parlait déjà de faire un mauvais parti aux adjudants... mais la plupart des fédérés préférèrent rentrer à Paris.

Au moment où ils allaient mettre leur projet à exécution, une vive fusillade éclata dans la direction du lycée de Vanves. C'était le 38<sup>e</sup> régiment de ligne, soutenu par un bataillon de chasseurs à pied — le 17<sup>e</sup>, croyons-nous — qui, la baïonnette en avant, chassait du lycée les fédérés qui s'y trouvaient.

La lutte dura vingt minutes, pendant lesquelles le fort de Vanves envoya force obus, au hasard.

Quand les soldats de l'armée se furent installés dans le lycée — qui, disons-le en passant, a énormément souffert — ils se postèrent aux fenêtres et firent des feux à volonté sur les fédérés, qui se retirèrent vers une grande maison située en face même du lycée et au milieu juste d'une immense prairie. Sur le côté droit de cette maison, on peut lire ces mots :

A L'OEIL  
ON REND.....

Le reste a été enlevé par un obus.

Le bataillon qui venait d'être ainsi surpris se reforma derrière cette maison ; les hommes se comprirent ; beaucoup manquaient à l'appel.

Pendant ce combat meurtrier, les 22<sup>e</sup>, 95<sup>e</sup>, 183<sup>e</sup>, 254<sup>e</sup>, 150<sup>e</sup> et 53<sup>e</sup>, tous bataillons du 4<sup>e</sup> arrondissement, se tenaient prêts à partir pour le théâtre du combat.

Mais les généraux de la Commune jugèrent sans doute fort inutile d'envoyer des renforts sur le point menacé, car ces bataillons ne bougèrent pas de la nuit. On en envoya un, le 96<sup>e</sup>, venu du fort, au cimetière de Vanves, pour empêcher les soldats de l'armée de s'avancer plus encore dans le village.

Dès que le lycée de Vanves fut pris par les soldats, le commandant du fort de Vanves demanda au 121<sup>e</sup> bataillon s'il voulait se rendre aux avant-postes. Les fédérés répondirent oui, sans aucune hésitation.

Il partirent donc pour la ligne ferrée (chemin de fer de Paris à Versailles), où sont en ce moment les avant-postes extrêmes des fédérés.

Arrivés là, les gardes du 121<sup>e</sup> bataillon se déployèrent en tirailleurs sur toute la voie, avec les points de ralliement suivants, au cas où des forces supérieures devraient les contraindre à battre en retraite : les sentiers des Aumônes et de Nouzeaux et la voie de Vanves, qui traversent la lignée ferrée et rejoignent la route n<sup>o</sup> 14, d'Issy à Montrouge.

Cette route et la route de Vanves sont seules libres en ce moment pour les fédérés.

Dès qu'ils se furent installés, ils commencèrent une fusillade des plus nourries, non-seulement sur le collège de Vanves, mais encore sur la plaine où, naturellement, aucun soldat ne se serait exposé.

Les Versaillais ripostaient vigoureusement au feu des fédérés, pendant que la batterie de Meudon envoyait force obus sur Vanves et ses alentours.

Au petit jour, d'autres bataillons plus frais allèrent relever aux avant-postes ceux qui y avaient passé la nuit.

Ces bataillons rentrèrent au fort de Vanves pour se reposer de leurs fatigues.

Pauvre fort! Il n'est presque plus. — Deux brèches énormes, réparées sans un soin trop minutieux, ont été faites par les obus de Châtillon ; les épaulements qui font face à ce village sont détruits en partie ; quant aux casernes, elles sont inhabitables absolument. La caserne de droite est brûlée, et les casernes des autres sont, pour la plupart, effondrées, les obus de gros calibre ayant plu comme grêle sur ces abris.

Les alentours du fort ont aussi beaucoup souffert de ce déluge de projectiles.

Presque toutes les maisons qui l'environnent ont été éventrées.

Sur la route de Châtillon, les fédérés n'ont conservé qu'une seule barricade — intenable si les pointeurs de la batterie de Châtillon le voulaient bien.

Pour nous résumer, nous dirons, et c'est l'avis des officiers fédérés : avant vingt-quatre heures, quarante-huit au plus, le fort de Vanves sera absolument cerné. — Un fédéré nous a affirmé que, s'il en était ainsi, il le ferait sauter.

Les généraux de la Commune massent à l'heure où nous écrivons, midi, des troupes dans Malakoff.

(Moniteur universel du 11 mai.)

## THALBERG

Fils du comte de Dietrichtein et d'une femme d'élite, M<sup>me</sup> la baronne de W., Sigismond Thalberg était né à Genève, le 7 janvier 1812.

Conduit de bonne heure à Vienne, il reçut ses premières leçons de Sechter et de Hummel ; mais lui-même n'avait pour son maître que le premier basson du Théâtre impérial.

A quinze ans, on applaudissait l'exécutant dans des concerts ; à seize, on se disputait les œuvres du « petit compositeur prodige. »

C'est en 1830 que Thalberg commença, par l'Allemagne, ce pèlerinage des grands artistes, dont chaque étape est marquée par un triomphe.

Pianiste de la chambre impériale, il accompagna, en 1834, l'empereur d'Autriche à Toplitz, où l'on put dire du jeune virtuose : « C'est le roi des pianistes et le pianiste des rois. »

Moins original et moins éclatant que Liszt, mais plus pur et plus élégant peut-être, Thalberg prétendait avoir acquis son talent sans effort. Il considérait ses premières productions comme des bagatelles, mais elles offrent un intérêt réel à quiconque veut se rendre compte de la marche ascendante du pianiste et surtout du compositeur.

Malgré le succès de son *concerto* (œuvre 5, 1828), nous croyons avoir le droit de dire que ce genre de musique n'était pas le sien. Les formes classiques le contraignaient, l'orchestre le gênait. Aussi le voyons-nous, dès lors, s'appliquer à développer la puissance sonore de son instrument favori, à combiner de nouveaux effets, à réconcilier l'école des pianistes brillants, comme Clementi, et celle des pianistes harmonistes, comme Beethoven, à réunir dans un même cadre la mélodie et les traits qui devaient lui servir d'accompagnement.

Les formes nouvelles qu'il imagina, l'ampleur de son qu'il parvint à tirer du piano, l'usage adroit des pédales, donnèrent à son innovation un prestige qu'on put appeler avec raison magique et firent croire à d'insurmontables difficultés vaincues.

Mais quand il eut divulgué son secret en publiant la musique telle qu'il l'avait écrite, les procédés de combinaison parurent fort simples et, si on s'étonna moins, on admira davantage encore. Pourquoi, hélas! les pianistes s'emparèrent-ils de ces moyens faciles d'effet, et transformèrent-ils en lieu commun d'une incessante monotonie ce qui chez Thalberg avait été une œuvre d'intelligence et de sentiment?

Nous devons dire que Thalberg n'a presque jamais interprété les œuvres des maîtres, et que, pendant toute sa vie, il n'a eu en face de lui que sa propre personnalité. La musique qu'il s'est faite est la seule qu'il ait jouée. Comme sa personne, elle avait une finesse, une aisance, une distinction aristocratique, pleines de noblesse et de fierté sans hauteur.

Comme instrumentiste, le maître — dont le *Pall mall gazette* nous apprend la mort soudaine, — aura exercé une influence réelle sur l'école moderne du piano. Ses *Etudes* ont formé d'excellents élèves.

Comme compositeur, il a écrit des fantaisies et des fugues, vrais types du genre ; mais il a aussi provoqué involontairement ce déluge d'*airs de bravoure*, de *casse-cous*, de *morceaux brillants*, qui nous ont inondés depuis quelques années, — cette musique acrobatique et funambulesque qui peut être considérée comme le tremplin, la corde raide ou le cheval de voltige sur lequel l'exécutant accomplit de véritables sauts périlleux, et en face desquels le public applaudit comme il applaudirait le toréador esquivant un coup de corne en sautant par-dessus la tête du taureau.

Après avoir produit une grande sensation à Paris, en 1835, il obtint des succès d'enthousiasme en Belgique, en Hollande, en Angleterre et en Russie (1839).

En 1845, il épousait une fille de Lablache, veuve du peintre Bouchot.

Après la chute à Londres (1851) de son opéra de *Florinda* (paroles de Scribe), malgré le concours de Sophie Cruvelli, de Calzolari, de Lablache, de Sinis, de Reeves et de Coletti, Thalberg partit pour les Etats-Unis d'Amérique.

Il passa l'année 1855 au Brésil. Dans l'été 1856, il séjourna quelque temps à Paris, puis se rendit aux Etats-Unis où il donna, pendant plusieurs années, de nombreux concerts dont le produit fut très-considérable.

De retour en Europe, en 1858, il alla vivre à Naples dans une propriété qu'il y avait acquise.

Après quatre ans de silence, Thalberg reparut en 1862, à Paris et à Londres, où il retrouva ses anciens succès avec ses anciennes fantaisies sur *Don Juan* et *Moïse*. En 1863, il fit un second voyage au Brésil.

C'est à Naples que vient de mourir celui dans lequel certains critiques chagrins n'ont voulu voir qu'un virtuose, et qui restera comme un des grands artistes de notre époque.

V.-F. MAISONNEUFVE.





PARIS. — Vue de la Chapelle expiatoire, dont la Commune vient de décréter la démolition. — (D'après nature, par Deroy.)

Avec la démolition de la chapelle de la rue de l'Arcade, la Commune a décrété également la destruction de la chapelle expiatoire consacrée au souvenir du général Bréa, tué aux journées de juin près la barrière de Fontainebleau, à l'endroit appelé la Maison-Blanche.

Cette chapelle est plus modeste que la chapelle royale de Louis XVI. Son aspect rappelle celui d'une petite église d'un tout petit village. Elle tenait bien peu de place perdue qu'elle était dans l'immense périphérie parisienne. Sa simplicité ne l'a pas mise à l'abri de la proscription. Monument politique d'une époque tourmentée, elle sera emportée comme l'autre par la tourmente révolutionnaire que nous traversons. M. V.

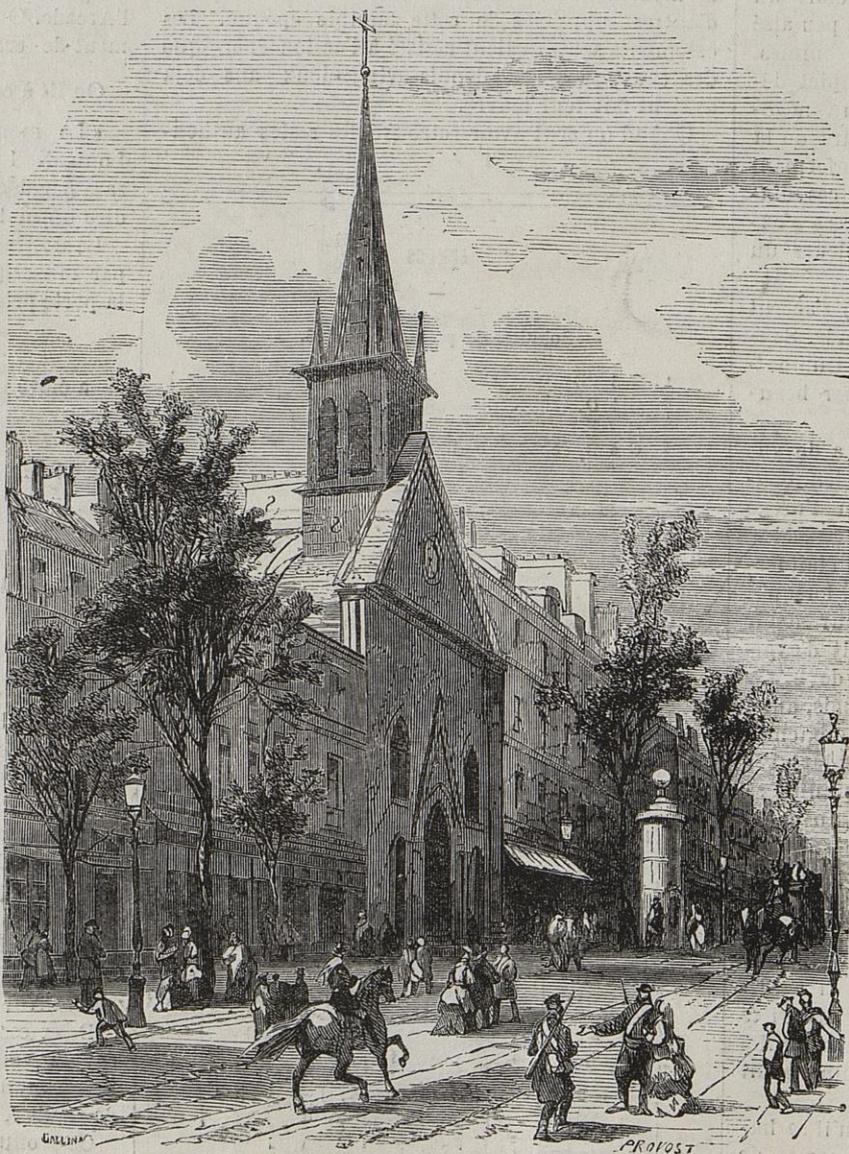
## LE MOIS DE MAI

Et quel contraste plus frappant que le mai 1870 et le mai 1871.

C'était la saison des joyeux ébats dans les bois pour les amoureux, la saison des courses pour les sportmen; pour ceux-là l'occasion de s'aimer, pour les autres celle de vaincre pacifiquement, pour tout le monde l'occasion de mettre les plus beaux atours. J'ai vu en mai les tribunes de Longchamps couvertes de soie et de dentelles et de beaux minois; j'ai vu la grande pelouse couverte de voitures, de chevaux et de gens, j'ai applaudi au succès du vert pomme ou du rose-thé et j'ai trouvé ces plaisirs bien innocents.

Si encore nous avions notre cher salon de mai dans cette grande vitrerie qu'on appelle improprement le palais de l'Industrie, devenu le palais des malades depuis qu'il n'est plus le palais des arts.

Voilà les vraies fleurs dont Paris puisse s'enorgueillir et qui prouvent sa jeunesse et sa vitalité.



PARIS. — La chapelle Bréa, avenue d'Italie. — (D'après nature, par M. Provost.)

Que l'orage passe, que la terre se purge, que le ciel se purifie et bientôt Paris redeviendra la capitale des arts et le rendez-vous des artistes.

Et en parlant d'artistes quelle pensée affligeante

vient aussitôt m'assaillir. — Maudite année va! Maudite terre que la nôtre, de quelque côté qu'on se tourne, toujours du sang. On veut parler poésie, on parle guerre et combats; on veut parler peinture et couleur, la seule couleur qui nous frappe est la couleur du sang!

Celui que nous évoquons malgré nous coula dans les bois de Buzenval il était fait de courage, de noblesse et de génie, c'était le sang d'Henry Regnault, le peintre de la Salomé.

Mon Dieu! fais que le mois de mai redevienne le mois de la candeur, de l'amour, de l'art et de la poésie.

Fais que les vierges chantent en paix les pieux cantiques autour de l'autel de mousseline et de fleurs blanches qu'elles ont élevé à la statue de Marie.

Fais que la Reine de mai élue par ses compagnes puisse parcourir en paix avec elles les bois où se cueille son sceptre et où se tresse sa couronne.

*"I'm to be queen of May, mother  
"I'm to be queen of May."  
Je dus être Reine de mai, ma mère,  
Je dus être Reine de mai!*

Comme chantent en ces jours les jeunes républicaines d'Amérique.

Qu'elles soient les plus pures et les plus belles et que son beau soit le plus sincère et le plus généreux!

Fais que la fiancée, en ouvrant sa fenêtre, au matin du 1<sup>er</sup> mai, trouve perlée de rosée la branche d'abbépie déposée par le futur époux....

Fais enfin que la France, la fiancée des arts, retrouve à chaque renouveau ses portiques ornés des œuvres de son génie inné, que des marbres parlants, que des toiles émouvantes, que des strophes éloquentes, célèbrent toujours le beau, le grand, le vrai...

Et s'il en est ainsi, console-toi, ô patrie! de n'être plus l'épée du monde, tu en seras toujours le flambeau.